Gérald Wittock

DOUBLE JEU

pop roman

Copyright © Gérald Wittock 2025

Tous droits réservés. Ce livre, ni aucun extrait, ne peut être reproduit ou utilisé sans une autorisation écrite du propriétaire des droits (auteur ou éditeur), exception faite de brefs extraits pouvant être reproduits dans des articles de presse, des conférences ou des livres scolaires.

Gérald Wittock
4 Impasse de la Tour
13007 Marseille
T : 06 01 46 84 18
gerald.wittock@icloud.com

Du même auteur :

Le Diable est une Femme – 2021

1m976
Melmac, collection Ailleurs(s) – 2023

Meurtre à Morgiou (in Le cercle des polardeux marseillais et de leurs complices, saison 2)
Melmac, collection Esprit Noir – 2024

Le Dernier Roi
Melmac, collection Le Chat Blanc – 2025

DOUBLE JEU

Avertissement de l'auteur :

Le livre que vous tenez entre les mains est un *pop roman**. Son contenu explicite est troublant.
Ici, la réalité dépasse à la fois la science et la fiction. En écrivant les images que j'entends quand je les regarde, les points de vue divergent. Les narrateurs et les acteurs varient selon les postes d'observation. À la lecture de ce récit, prenez garde : derrière *eux* et *nous* peuvent se cacher *je, tu* ou *il*. La narration pourrait être un jeu de miroirs, où les modèles et leurs reflets se superposent et finissent par se mélanger. Tout au fond.
Et si ce n'était qu'un double *je* ?

* *L'écriture « pop » est un courant littéraire né ailleurs(s), par lequel les auteurs marient la musique pop à leurs récits, et où la discographie tient lieu et place de bibliographie.*
L'insertion de QR codes rend la navigation vers les escales des vidéoclips plus intuitive. Ces temps morts, comme des publicités vivantes, ont leur importance dans le rythme et la compréhension de l'histoire. C'est une singularité que l'on retrouve dans ce pop roman, où la réalité virtuelle dépasse la science-fiction.

À Loulou, la jumelle digitale de Vanessa Chantal P.

Sommaire

Niveau 1 – *La clef* 11

1 joueur – *La guerre des cuisses* 19
2 joueurs – *Le secret* 43
3 joueurs – *Sous haute surveillance* 73

Niveau 2 – *Les chaussons de la danseuse aux seins nus* 85

4 joueurs (ou plus)
Toi 87
Lui 103
Moi 123
Eux 139
Nous 143

Discographie 159
Documents 161
Remerciements 165

Les grandes villes ne pensent qu'à elles-mêmes
Et entraînent tout dans leur hâte dévorante.

Rainer Maria Rilke

Niveau 1 - *La clef*

L'Homme est un chasseur. De tout temps, il voyage. Sans cesse. À la recherche de gibier. Pour se nourrir. Le corps et l'esprit.

L'humain est nomade. Par nature. Et si la civilisation l'a sédentarisé, elle n'a pas réussi à lui retirer cette envie de découverte. Quand il n'a pas les moyens de parcourir le monde, il s'évade. Par l'alcool, la drogue, la lecture ou… le jeu.

Le XXIe siècle a vu naître le virtuel et les réseaux « sociaux ». L'homo sapiens apprend ainsi à s'échapper *virtuellement*. Il s'invente des vies, des amis. Et surtout, il se crée de nouveaux ennemis.

Au combat, la force des grands stratèges, c'est le déplacement des troupes. À toute vitesse. Ils doivent se rendre maîtres de l'espace en un minimum de temps. Miser sur l'effet de surprise. Jules César, Napoléon Bonaparte et Adolf Hitler ont

excellé dans ce domaine. Et si l'Empereur et le Führer ont perdu sur le front russe, c'est parce qu'ils n'ont pas été assez vifs pour s'emparer de Moscou avant l'arrivée du grand froid.

Loulou travaille dans la Finance. La Haute Finance. Elle n'a pas encore trente ans mais gère déjà les plus gros portefeuilles de la banque d'affaires américaine, la fameuse Silver & Son. Cette femme est intelligente. Petite, rapide et énergique. Elle ne dort pas, ou si peu. Elle fonce. Toujours une longueur d'avance. Indépendante. Charismatique. Belle et corsée. Deux grands yeux vert émeraude qui vous transpercent. De longs cheveux noirs qui frôlent le bas du dos. Quand elle entre dans une pièce, tout le monde se retourne.

Dans cet univers de requins, elle s'est forgée un caractère. Un tempérament de fer. C'est une question de survie. Elle refuse d'être bouffée par les mâles dominants. Ces jeunes loups de Wall Street qui rêvent de faire un maximum de blé en un minimum de temps. Et peu importe comment.

Elle aussi est une nomade. Elle revient de New-York. Elle est américaine. De par sa mère. De par ses racines ? Étatsunienne. Plus par éducation que par le sang. Républicaine par instruction. Mais démocrate par conviction. Ou bien, serait-ce inscrit dans ses gènes ? Les blancs américains ne viennent-ils pas tous du vieux continent ?

Avant son entrée à Harvard, sa mère lui avait confié un précieux secret. Mais elle n'est plus là pour l'aider à percer le mystère qui plane autour de sa famille. Alors Loulou s'enfonce plus loin dans le travail. Pour ne jamais avoir le temps d'y penser. Une fuite vers l'avant. Sans se retourner. Au risque de se perdre. De s'essouffler sur la longueur. De s'écrouler ou d'imploser sous un rythme trop soutenu.

Mais peut-on vraiment oublier le passé ? Peut-on exercer une emprise sur l'inconscient par un travail acharné ? Au risque d'oublier de vivre ? Est-ce bien raisonnable de se tuer au travail ?

Alors, pour tenir le coup comme tout le monde, elle s'évade. Elle choisit de jouer. Dangereusement. Et son dernier jeu commence un 2 janvier. À Paris, au 13 rue Victor Massé. Dans un atelier d'artiste peintre. En plein cœur du neuvième arrondissement de la ville lumière. Qui est toute éteinte depuis que l'on économise l'énergie pour la survie de notre planète.

C’est la nuit.
Dans la chambre tout est noir.
Elle est allongée.
Sur le lit.
Sa nuisette relevée
dévoile les cuisses humides.
C’est sûr,
elle a transpiré.
Machinalement,
elle caresse le pendentif doré
autour du cou impur.
Une clef en forme de dent,
une larme de crocodile.
A-t-elle rêvé ?
Un corps contre le sien.
Elle tâtonne le matelas,
se défile.
Elle se lève.
Descend les escaliers
qui séparent la chambre
du salon en bas.

Elle va chercher sur le buffet,
tout contre le tableau,
ses lunettes aux mille effets.
Elle remonte dans l'antre du haut.
Se glisse sous l'édredon.
Du bout de l'index,
elle effleure les capteurs
sur la branche droite et flexe
qui dicte le temps et l'heure.
Elle règle la luminosité,
augmente le son.
Elle est enfin prête
pour un plongeon
dans l'Histoire.
Son histoire.
Un jeu qui se joue d'elle.
Rien qu'y penser,
en frissonne-t-elle ?

Le premier voyage temporel de Loulou l'emmène en Martinique, il y a plus de deux siècles. Elle devient spectatrice de ce qui se trame le 20 juillet 1803. Enfin elle va pouvoir comprendre. Pourquoi est-elle cette femme de tête ? Pourquoi les hommes lui font si peur ? Et pourquoi détient-elle de sa mère ce terrible secret qui a pesé et qui pèse encore sur sa famille ?

Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé.

Nelson Mandela

1 joueur - *La guerre des cuisses*

1er thermidor de l'an XI. 5h45.

L'alizé hurle de toutes ses forces. La Cathédrale Saint-Louis, encore nommée église de Blénac, qui avait résisté au raz-de-marée de 1766, accueille à bras ouverts le souffle frais du Messie. Il soulève à présent ses tuiles. Le vent violent s'engouffre dans la baie de Fort de France.

Les passagers attendent depuis des heures, agglutinés sur les quais. L'aube azurée fouette leurs visages endormis. Le sable pique les yeux. Un trois-mâts défie Dieu et ses vagues déchaînées. Mais il encaisse mal les coups bas de Poséidon. Sa coque en vieux bois cogne contre les pare-battages alignés face au ponton.

Un jeune capitaine de frégate se protège du vent. Derrière les larges épaules du docker qui lui fait

barrage, les femmes et les enfants montent en premier.

Deux passerelles sont arrimées aux chaînes. La première entre le mât de misaine et le grand-mât. La seconde derrière le mât d'artimon. Elles dansent sous le poids des centaines de passagers qui se bousculent à présent pour monter à bord. Après ces dames et leur progéniture, ce sera au tour des citoyens. D'abord les riches bourgeois, puisqu'il ne fait plus bon de s'afficher en *noble*. Puis les passagers de seconde classe. Et enfin le peuple, sans droit de vote.

– Jérôme. Jérôme !

– C'est toi Lucien ? Que fais-tu là ? Je te croyais à Rome.

– J'ai pensé très fort à toi, petit frère. Et me voilà.

– Mais si vite ? C'est impossible. Je t'ai écrit il y a trois semaines. Pour t'annoncer mon départ.

Il y a plus de quatre mille nautiques entre Civitavecchia et Fort de France. Les trois-mâts ne naviguent guère au-delà de treize nœuds. Le temps

que la missive de Jérôme parvienne à Lucien, deux semaines ont passé. Il en aurait fallu au moins deux autres pour arriver jusqu'en Martinique.

– J'ai utilisé les plans du vieux grimoire que Napoléon a rapporté d'Égypte. Avec l'aide des forgerons de Canino, cinq jours ont suffi pour construire le vaisseau ailé. Tu te rappelles ?

– Pour sûr que je me rappelle. C'était notre secret. Même que notre grand frère n'a jamais rien su.

Personne avant eux n'avait réussi à décrypter les hiéroglyphes effacés par endroits. Griffonnés sur les vieux morceaux de papyrus. Rassemblés dans un grimoire.

– Oui Jérôme. La révolution de la physique quantique… Et cette flèche d'argent à taille humaine ? Peux-tu imaginer qu'elle épouse l'onde électromagnétique qui se propage en ligne droite lorsqu'elle traverse le vide ?

Jérôme reste muet. Il a du mal à y croire. Les rayons du soleil levant, qui se reflètent sur le cou de son frère, l'éblouissent. Il contemple la clef en or qui

pend au bout d'une ficelle de cuir. On dirait une dent de crocodile.

– Je me suis faufilé dans notre flèche luisante. Une fois aux commandes, le trajet a pris moins de trois centièmes de seconde.

La vitesse de la lumière est prodigieuse. Dans l'air, sa célérité est proche de trois cent mille kilomètres par seconde.

– Et comme je me dirigeais vers l'ouest, je suis arrivé bien plus tôt que je ne suis parti.
Ici, le soleil se lève à peine.

– C'était possible ? Tout ce qu'on a lu est donc vrai ? Tu as volé ? Téléporté ? Et si vite ? Le pouvoir des pharaons m'étonnera toujours.

– Comment crois-tu qu'ils aient construit les pyramides ? Leur civilisation est bien plus avancée que la nôtre.

Si Napoléon n'avait pas retrouvé le grimoire que les maîtres d'Égypte ont caché, l'humanité aurait perdu des siècles à chercher ce que les Égyptiens savaient déjà.

– Ils avaient peur que leurs secrets tombent dans des mains perfides. Et que l'homme finisse par détruire le monde. Où est cet engin de l'espace ?

– Planqué derrière l'église. Je l'ai caché là-bas et recouvert de feuilles. Pour éviter de tenter le diable.

– J'aimerais le voir avant d'appareiller. Mais je ne pense pas avoir le temps.

– Dommage pour toi. En attendant, ce vaisseau du passé va me permettre d'influer ton futur. Je t'interdis d'embarquer sur ce navire.

– Tu m'interdis ? Ahah, laisse-moi rire. Il faudra d'abord que tu oses m'affronter.

Il est vrai que les joutes verbales de Lucien ne peuvent rien contre les faits d'armes de ses frères.

– Et puis dis-moi, mon cher Lucien, Napoléon ne t'avait-il pas ordonné de ne point t'approcher de la famille ?

Avec toutes ses maîtresses, il fait tache. Et de l'ombre au Consul. Il est censé être en exil. Chez les Romains.

– Tu me menaces de moucharder à notre frère ?

– Et toi, as-tu oublié que tu nous as foutu la honte ? Et devant toute la cour !

Napoléon n'a pas avalé que Lucien ait séduit la belle Alexandrine. Qu'il puisse coucher avec elle tandis qu'elle s'obstinait à lui refuser son corps.

– Pourquoi m'a-t-il invité à la faire danser, alors ?

– Notre frère avait tout organisé. Ça devait être une fête grandiose. Il nous avait annoncé une orgie sans précédent. Tu parles. Cette Alexandrine, il regrette de te l'avoir présentée.

– Qu'est-ce que j'y peux, moi ? On ne va pas remettre sur le tapis cette guerre des cuisses. L'amour a ses raisons que notre Maison ignore.

– Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit. Pourquoi es-tu là ?

– Et toi, pourquoi pars-tu pour le nouveau monde ? Où iras-tu ?

– À Baltimore. Je vais rejoindre Betsy.

– Et tu te permets de me faire la morale ?

– Moi je l'aime. Je pars l'épouser. Mademoiselle Elizabeth Patterson deviendra Madame Bonaparte.

– Soyons sérieux Jérôme. Tu n'as même pas dix-huit ans ! Un mineur ne peut pas se marier. Encore moins sans le consentement de sa famille.

– J'attendrai mon anniversaire. Je l'épouserai en décembre. Mais tu n'as pas répondu à ma question. Pourquoi es-tu là ?

– C'est précisément à la demande de notre grand frère. Puisque tu parles de ma condamnation, sache que tu l'inquiètes autant que moi. Il m'a prié d'empêcher ta fuite. J'étais venu pour te dissuader de partir.

– Plutôt mourir que de ne point la rejoindre.

– Je te rassure : j'ai refusé de lui promettre. On ne prête pas serment aux hommes. Ni aux gouvernements. On fait allégeance aux idées. Les hommes et les gouvernements tentent de les suivre. Mais ils changent au cours du temps. Ou alors, c'est leur mode opératoire qui varie. Seules les idées restent.

– Et bien mon idée, c'est d'être auprès de Betsy.

– Tu vois, toi, tu me tiens tête. Ça me donne du courage pour ne pas céder aux caprices fraternels

de *son altesse*. Tu connais ma technique, celle que j'ai adoptée avec notre ennemi juré, Pascal Paoli.
Je l'observe, je l'admire, gagne sa confiance et m'introduis dans son cercle.

– Tu me l'as racontée cent fois.

– Tu te souviens ? J'étais sidéré qu'il sache tous les noms et la vie des Corses qu'il n'avait pas vus depuis tant d'années. Jusqu'au jour où, à force d'étudier son manège, j'ai compris qu'il envoyait le curé se renseigner sur sa cible. Paoli a gagné la confiance des sages en les trompant sur l'intérêt qu'il leur porte.

– *Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé.*

– Oui. Quelle leçon de vie ! Depuis, je l'ai appliquée en politique. Et maintenant, avec notre frère.

– Eh bien, fais la paix avec moi. Et aide-moi à regagner Baltimore.

– Ton amour obstiné me plaît. Moi aussi, je suis amoureux. Alexandrine vient de me donner un fils,

Charles-Lucien. Enfin un fils ! J'épouserai Madame de Bleschamp. N'en déplaise au Premier Consul. Qu'il continue à regarder les autres baiser sa Joséphine, si ça l'amuse.

– Chut Lucien ! On pourrait nous entendre. Un peu de respect, je t'en prie.

– Eh bien Cambronne[1] ! Comment notre frère, ce petit caporal, qui sans mon intervention le 18 brumaire, n'aurait jamais pris le pouvoir… Comment cet éjaculateur colérique et précoce, ose-t-il me demander de te retenir pour t'éviter le mariage ?

– Ça, je ne te le fais pas dire.

– Alors qu'il m'a exilé à Rome pour les mêmes raisons. Non mais, de quel droit ? Parce qu'après la

[1] Cette expression, que l'on doit à Lucien Bonaparte, a été faussement attribuée au major de la Garde impériale, Pierre Jacques Étienne Cambronne. Selon une légende populaire, alors que Cambronne commandait le dernier carré de la Vieille Garde à Waterloo, il fut sommé, par le général britannique Colville, de se rendre. Le major aurait répondu :
« La garde meurt mais ne se rend pas ! »
Puis devant l'insistance du Britannique, il aurait lâché :
« Merde ! »
Mais Cambronne a toujours nié la phrase qui lui est attribuée. « Je n'ai pas pu dire *La Garde meurt mais ne se rend pas*, puisque je ne suis pas mort et que je me suis rendu. »

mort de Christine, je désire me remarier à une veuve ? Lui aussi en a épousé une. Mais la mienne n'est ni vieille ni puante !

– Calme-toi. On peut nous entendre. Parlons à voix basse… Tu as raison. Ce n'est pas parce que Madame de Beauharnais est martiniquaise, que je dois rester moisir ici. Bon sang, nous avons le droit de vivre. D'aimer !

– Je l'honore, je le respecte, je l'admire comme chef de gouvernement, je ne l'aime plus comme un frère. Nous interdire de rejoindre les cuisses de nos bien-aimées ? Comment ose-t-il nous imposer un « régime » matrimonial. Notre rébellion ne nous place pas dans les bonnes grâces de notre aîné. Nous attirons même ses foudres. Mais qu'à cela ne tienne.

– Et c'est bien pour ça que je m'en vais. Adieu Lucien.

Jérôme se remet dans la file des passagers.

Au loin, la voix plaintive d'une femme les accompagne. Elle chante :

Chaque nuit dans mes rêves

Je te vois, je te sens

C'est comme ça que je sais que tu vis encore

Au-delà de la distance

Et des espaces qui nous séparent

Tu es venu pour me montrer que tu vis encore

Proche, loin, où que tu sois

Je crois que le cœur bat encore

Une fois de plus tu ouvres la porte

Tu es ici dans mon cœur

Et il continue de battre encore et encore

L'amour peut nous toucher une fois

Et durer toute une vie

Et n'abandonne jamais, jusqu'à la fin.

(Discographie 1.)

https ://m.youtube.com/watch ?v=F2RnxZnubCM

– Attends Jérôme. Ne monte pas à bord.

– Je croyais que tu t'étais rangé de mon côté ? Doit-on vraiment se battre ?

– Bien sûr que non. Mais ne prends pas ce navire, je t'en conjure. La traversée est longue. Elle

n'est pas sûre. Allez viens. Suis-moi. Je t'emmène avec la flèche. Ce sera l'occasion que tu l'essaies. Ça ne durera qu'une poignée de secondes. Ensuite promis, je repars pour le pays de Galilée.

Les deux frères remontent les ruelles aux maisons colorées et longent les parterres de fleurs exotiques secouées par le vent. C'est fou le parfum épicé que dégagent les oiseaux de paradis lorsqu'ils côtoient les roses de porcelaine.

Ils marchent à grands pas jusqu'à la place de la cathédrale. Derrière, les tuiles rouges dansent si fort que les murs de pastel en pâlissent.

La pointe rutilante semble respirer. La tête vibre. Le métronome suit la cadence d'une sonate qui ronronne les premières notes du lever de clef de sol. Sous le soleil naissant, le tic-tac de l'aiguille les attend. Lucien soulève le capot de l'habitacle argenté et Jérôme, émerveillé, se couche à plat ventre, la tête en avant. Puis son frère le rejoint, côté conducteur. Il referme la capsule. Branche le convecteur. Aussitôt la machine s'illumine. Et telle une boule de feu, disparaît instantanément.

Baltimore. 5h00 pile.

Ils ont atterri au 1626 Thames Street. Ils se tiennent debout devant la porte en bois de la taverne *The Horse You Came in On*. Que les locaux appellent plus simplement *The Horse*.
Un petit quart d'heure s'est écoulé depuis leurs retrouvailles.
Pourtant ici, au lieu d'avancer, les aiguilles ont reculé trois fois de quinze minutes. Les Jacobins pourraient crier au miracle. Mais la seule explication à cet étrange phénomène est ridicule : Baltimore se situe sur un fuseau horaire différent de celui de Fort de France. Lorsque Lucien a interpelé Jérôme sur les quais martiniquais, il était 4h45 à Baltimore. Juste le temps de discuter, de remonter les rues du centre-ville, de dégager les feuilles qui recouvraient la fusée, de s'installer dans le cockpit, de démarrer l'engin, de parcourir en un centième de seconde les trois mille cent quarante kilomètres qui séparent la Martinique de Baltimore… et il est 5h00. Les deux frères ont donc

posé leur flèche sur le sol américain quarante-cinq minutes avant leur rencontre.

– Oh, aubergiste, ouvre-nous !

En Amérique du Nord, depuis la révolution et la victoire de Gilbert du Motier, marquis de La Fayette, il est de bon ton de parler français.

Du haut d'une fenêtre, un bonnet de nuit se penche vers la rue encore obscure.

– Qui va là ?

– Nous sommes les frères Bonaparte. Par ordre du Consul, ouvre !

– Minute, minute, j'arrive.

L'aubergiste tourne une grosse clef dans la serrure. La lourde porte s'ouvre. Le vieil homme au bonnet blanc recule d'un pas et cède le passage aux deux frères. Des tabourets en bois sont empilés sur les tables encore collantes. Du peuplier massif. En fait, des troncs découpés en larges rondelles irrégulières et épaisses, taillées dans l'écorce. L'authenticité rustique. Dans un coin tamisé,

Jérôme et Lucien débarrassent les tabourets et s'attablent.

– Qu'est-ce que je vous sers ?

– Deux cafés. Et le journal. On aimerait voir ce que vous racontez sur La Fayette.

– Voici déjà les nouvelles. Elles sont toutes fraiches. À l'occasion du vingt-deuxième anniversaire de notre victoire contre les Britanniques, votre compatriote, qui nous a aidé pendant la campagne de Virginie, a reçu les honneurs du maire de la ville de Yorktown.

– Dis-moi, Lucien, si je comprends bien, quand tu es Parti de Rome, il était près de 10h45 ?

– Oui. Tu te rends compte Jérôme, j'ai gagné presque six heures de vie ! Si j'étais parti avant le lever du soleil, je serais arrivé hier. Et comme les quotidiens sont rédigés la veille, je pourrais penser que je vais au café pour lire le journal d'avant-hier. Tu parles de nouvelles fraiches. J'espère que son café sera chaud.

– Voilà les deux *mugs*. Attention, c'est brûlant.

– Aubergiste, puisque le *Horse* est une institution, tu dois connaître tout le monde ici ?

– Parbleu, oui mon Capitaine.

– Alors montre-moi où habite la belle Betsy Patterson.

L'aubergiste s'exécute. Il sort de sa taverne. Les Bonaparte lui emboitent le pas. Les trois hommes marchent à travers les odeurs moites de la rue. Tandis que Jérôme écoute avec attention les explications du tavernier et suit du regard chacun de ses gestes, Lucien les interrompt :

– Jérôme, approche-toi. Baisse la tête, veux-tu ?

Lucien lui passe autour du cou la réplique du pendentif doré, celui en forme de dent de crocodile.

– Tu as deviné de quoi il s'agit ? C'est le double de la clef de notre secret. Garde-le précieusement. Personne ne doit se douter qu'il commande la flèche.

– Merci Lucien. Tu peux compter sur moi.

Les deux hommes se regardent intensément. En silence. Tous deux font un pas en arrière.

– Bien. Messieurs, je vous laisse. Je dois rentrer chez moi. Alexandrine m'attend. Au revoir Jérôme. Bonne chance.

– Au revoir mon frère. Et merci.

Le fond de la ruelle empeste le poisson avarié, sans doute asphyxié par le relent des bières urinées qui s'évaporent des caniveaux. L'obscurité s'éclaircit. On entend la Marseillaise. Lucien se retourne vers son frère et élève la voix :

« Il n'y a rien à fabriquer
qui ne puisse être fabriqué.
Personne à sauver
qui ne puisse être sauvé.
Et si tu ne sais rien faire,
tu peux encore apprendre
comment être toi.
C'est facile.
Tout ce dont tu as besoin, c'est d'aimer.
L'amour est tout ce dont tu as besoin. »

(Discographie 2.)

https ://www.dailymotion.com/video/x6mtbyq

Jérôme et Betsy n'auront qu'un seul fils. Un petit américain prénommé Jérôme Napoléon Bonaparte. Qui n'aura jamais mis les pieds en France.

Loulou n'y avait pas songé.
Jérôme Napoléon
n'a jamais vu Paris.
Déraciné.
Privé de sa nation.
Éloigné de son père
pour la France reparti.
Cela laisse un goût amer.
Un peu comme pour elle
qui n'a jamais connu son père.
Élevée par sa mère,
ses seuls repères
sont féminins.
L'absence du masculin
lui a forgé cette force rebelle.
Un esprit vif et un corps sain.
Le goût du risque et du jeu, tiens.
Qui fait d'elle une experte
dans l'analyse du profit face aux pertes.
Ses conseils éclairés
sont rapides et prisés.
Elle maîtrise les marchés.

Les grands fonds d'investissements
lui font confiance, pas carton blanc.
Mais elle se surmène.
Un gros *burnout* à son actif.
Alors son boss tout aussi vif,
Brian Goldman lui-même,
lui propose un poste à Paris.
Il la nomme *Senior Advisor*
de sa banque d'affaires en or,
la redoutable Silver & Son,
celle qui ici aussi,
dans toutes les bouches résonne.
Elle gère le marché français.
La plus jeune *Senior*, c'est vrai,
dans l'empire de ce monde surfait.
Un beau titre pour un beau job.
En apparence moins tendu
que celui à New-York.
Mais la réalité du vécu
ne la surprend jamais plus.
Où qu'elle aille,
elle reste une bête de travail.

Elle ne vit que pour son boulot.
Tard le soir, le matin tôt.
À peine le temps de respirer.
Juste le jeu pour se déconnecter
des flux du fric,
du choc et du chic.

Loulou ôte ses lunettes.
Elle s'étire et prend garde
à ne pas réveiller
sa voisine sous la couette.
Elle se frotte les yeux à présent.
Ils peignent le blanc
du vert dense de l'Amazonie.
L'on s'y perdrait
comme dans un maquis
au cœur de l'île de Beauté.
Du revers de la main,
elle écarte une mèche
de cheveux plus foncés
que les plages volcaniques
de la Martinique.

Quel voyage !
Elle n'en revient pas
que les Bonaparte aussi
sont partis vivre aux États-Unis.
C'est dingue, non ?
Elle pose le binocle rond
sur son nez pointu.
Fort joli d'ailleurs.
On dirait celui de Cléopâtre.
Ou plutôt le cap corse.
Qui semble dire en morse
va te faire voir ailleurs(s).
Un nez rectiligne,
abrupt comme le plâtre,
tel l'appendice de l'Empereur,
ce cher Napoléon Bonaparte.
Elle réajuste la branche droite,
effleure le capteur temporel.
Direction le pays de l'oncle Sam.
C'est de ce côté de l'Atlantique
qu'elle vient, c'est logique.
C'est là-bas qu'elle a étudié.

Là où elle s'est levé l'âme.
Et c'est sur ces terres
qu'elle a décroché
son premier poste
dans les hautes sphères
de la Finance du monde entier.

Le deuxième voyage la propulse un siècle plus tard. Loulou respire profondément. Le lieu, le jour et l'heure n'ont pas bougé. Mais le début du XXe siècle va la secouer. Comme il a surpris son ancêtre. À présent, ils se retrouvent là. Tous les deux. À jouer contre le temps.

La plus grande gloire n'est pas de ne pas tomber, mais de se relever à chaque chute.

Nelson Mandela

2 joueurs - *Le secret*

Baltimore. 20 juillet 1908. 5h45, le matin dort.

Voici cinq minutes que le téléphone sonne. C'est un modèle SIT inspiré de la forme du violon. Une évolution plus esthétique que technologique du vibraphone, ce premier moyen de communication révolutionnaire, inventé en 1876 par Graham Bell. L'appareil, d'une hauteur de trente centimètres, est composé de matériaux nobles. L'acajou vernis pour le socle. L'ivoire pour le bouton d'appel. Mécaniquement relié aux deux tiges du combiné, il sert à décrocher et raccrocher.

Posé sur la table de nuit, tout contre l'oreiller du quarante-sixième procureur général des Etats-Unis, il ne cesse de claironner. Charles Joseph Bonaparte se réveille trop tôt ce lundi. Le petit brun moustachu, bon vivant, avec sa mèche en oblique qui coiffe un front dégarni, est le fils de Susan

Williams, riche héritière d'un homme d'affaires de Baltimore, et de Jérôme Napoléon Bonaparte, le fils unique de Betsy et de Jérôme Bonaparte.
En fait, Charles, cet homme politique américain, membre du parti républicain et procureur général sous la présidence de Théodore Roosevelt, n'est autre que le petit neveu de Napoléon 1er.

Charles se revoit en culottes courtes, à l'âge de neuf ans, assis à côté de son grand-père mourant.

– Charles ?

– Oui grand-papa ?

– Approche-toi. Colle ton oreille. Parler fort me fatigue. Tu… tu te souviens des histoires que je te racontais sur Napoléon, et sur mon frère préféré, Lucien ?

– Bien sûr grand-papa.

– Eh bien, Lulu et moi avions un secret. Un beau secret. Peut-être le plus fantastique que l'on puisse avoir. J'ai longtemps réfléchi sur le sens qu'il y avait à le garder enfoui en moi. Et ce matin, après cette nuit agitée, je me suis dit qu'il est temps que je te raconte l'invraisemblable. L'inimaginable. Mais

promets-moi avant d'en être le gardien, d'en rester le garant. À jamais.

– Sur ma vie, je te le promets.

Sur son lit de mort, le 24 juin 1860, son grand-père Jérôme Bonaparte lui avait avoué l'existence de la flèche, le plus grand secret de la famille impériale. Que Lucien et lui avaient conservé jusqu'alors.

Dans un dernier souffle, Jérôme se dressa et passa autour du cou de son petit-fils Charles, une clef en or, pendue à un lacet de cuir.

Après la défaite de l'Empereur à Waterloo, par crainte que la flèche ne tombe aux mains des ennemis de la France, les deux frères avaient décidé de garder le secret. D'autant plus qu'en voulant rejoindre les États-Unis en 1810 car il ne s'était toujours pas réconcilié avec Napoléon, Lucien fut arrêté par les Britanniques. Et fait prisonnier, jusqu'en 1814.

Leur décision reposait également et surtout sur des faits étranges qui s'étaient produits depuis leur

voyage à Baltimore. Tous les forgerons de *Canino*, ceux qui avaient travaillé sur les plans et à la fabrication de la flèche *luminotemporelle*, étaient morts. Les premiers par empoisonnement. Leurs corps furent retrouvés, allongés sur le sol dans des postures suggérant les hiéroglyphes dessinés dans le grimoire, la tête toujours de côté. Montrant le profil gauche. Comme sur les papyrus égyptiens.

Puis, l'on dut faire face aux disparitions de leurs proches et de leur entourage. La région du *Latium* était en plein émoi. À la terre qui tremblait parfois venait s'ajouter ces rapts inquiétants. Sanguinaires. Les membres de ces villageois portés disparus furent retrouvés au compte-goutte, éparpillés, cisaillés, déchiquetés, avec des entailles profondes, semblables à des morsures de crocodile. Étrangement, quelqu'un avait pris soin de couler de l'or dans les plaies. Le prince romain de *Canino*, Lucien Bonaparte, insista auprès de son ami le pape Pie VII, pour qu'il demande au roi de Sardaigne, *Vittorio Emanuele I di Savoia*, de détacher ses

Carabinieri[2], les troupes d'élite de la police et de l'armée. Elles furent placées sous la lieutenance de la région de *Viterbo*. Partout, on voyait passer des *capelli lucerna*, ces fameux chapeaux à deux pointes que portaient les *Carabinieri*. Les rues étaient colorées par ces hommes en uniforme turquoise, décorés de brandebourgs en argent sur le col et les parements, les revers de leurs pans écarlates. Ces policiers étaient en fait l'élite de l'armée, des *soldats* aguerris, aux épaulettes frangées, tantôt blanches pour les carabiniers à cheval, tantôt bleu ciel pour ceux à pied.

Malgré les recherches incessantes, jamais l'on ne put démasquer le coupable. Une bonne partie du village fut ainsi décimée.

Lucien et Jérôme se sentaient à la fois responsables et en danger. Quoi qu'il advienne, les deux frères s'étaient jurés de ne jamais rien dire à personne. Le prince romain de *Canino*, de retour en

[2] En 1815, le corps des Carabinieri se compose de vingt-sept officiers, quatre maréchaux des logis à pied et treize à cheval, cinquante-et-un brigadiers à pied et soixante-neuf à cheval, deux cent soixante-douze carabiniers à pied et trois cent soixante-sept à cheval, soit un total de huit cent trois hommes.

France suite à l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe, avait sans doute caché l'engin. Quelque part dans son pays. Dont il avait été exilé. Sûrement dans un endroit inviolable et sécurisé. Une forteresse gardée par Dieu lui-même. Une cache dont il était le seul à connaître l'emplacement.

Ensemble, ils brûlèrent le grimoire.

Lucien, décédé vingt ans avant Jérôme, n'a jamais rien dévoilé à ses fils.

Charles, alors âgé de neuf ans, était donc l'unique être vivant à connaître l'existence de la flèche, sans savoir pour autant à quoi elle ressemblait ni où elle se trouvait.
N'ayant pas d'enfant, il demeure le seul à savoir à présent.

Les sonneries stridentes du téléphone l'ont arraché à ses pensées.

Le procureur ouvre les yeux, se retourne vers la table de nuit, et décroche le combiné.

– *Hello.*

– *Mister Charles Bonaparte?*

– *Yes. Who's calling?*

– Dickerson Hoover à l'appareil.

– Dickie ? Le père du petit John Edgar, mon protégé au Collège où je donne cours ?

– Oui, le père de votre futur agent, *Sir*. Le Président a accepté votre requête. Vous pouvez lancer le Bureau d'Investigation.

Charles n'en croit pas ses oreilles. Il va enfin pouvoir enquêter librement sur la flèche. Et la retrouver.

– Comment pouvez-vous être au courant avant tout le monde ?

– Je viens d'imprimer la première page du Washington Post, Monsieur. Et comme mon fils me

parle tout le temps de vous, j'ai tenu à vous appeler de suite.

– Merci Dickie. C'est une grande nouvelle. D'ici une petite semaine, le temps de tout mettre en place, je vais enfin pouvoir démanteler les trusts du tabac.

Comment puis-je vous renvoyer l'ascenseur ?

– Je vous l'ai déjà demandé : en nommant mon fils, avant ses trente ans, à la tête du bureau. C'est son rêve.

– Accordé. Mais il faudra qu'il obtienne d'ici là son *Master of Law*. Ou qu'il entre à Harvard, tout comme je l'ai fait. Il a le potentiel pour espionner.

– Vous pouvez compter sur lui. En matière d'espionnage, je lui ai tout appris :

À chacune de tes respirations,
Et à chacun de tes mouvements,
À chaque engagement que tu romps,
À chaque décision que tu prends,
Je te surveillerai.

(Discographie 3.)

https ://www.youtube.com/watch ?v=OMOGaugKpzs

Le père du petit Edgar, Dickerson Naylor Hoover, est certes un imprimeur. Mais surtout, un homme à la santé mentale fragile.

Il passera les huit dernières années de sa vie dans un asile psychiatrique.

Loulou déplace à nouveau
le curseur plus haut
sur la branche de ses lunettes.
Elle maîtrise moins.
Veut se projeter plus loin.
Gagner du temps, c'est net.
Ce voyage vers le passé
la remue, faut l'avouer.
Lui fait revivre des émotions
enterrées sous du béton.
Il ne faudrait pas qu'elle se fissure.
Elle a les nerfs à fleur de peau.
Et la vie dure.

Elle n'en revient pas :
l'inventeur du Bureau d'Investigation,
le père du FBI, est un Corse.
Un descendant des Bonaparte !
Ne vous déplaise,
le Bureau Fédéral est une institution
issue de la Révolution française.
De l'empire de Napoléon.

On voudrait
en faire un film
que personne n'y croirait.
La mafia corse
à la tête de la plus fine
machine d'investigation ?
Martin Scorsese
ne peut rêver mieux.
Loulou va creuser davantage
les empreintes de ce Charles qui ravage
l'institution légendaire.
Elle règle le temps et sa lumière,
qui pointent les années vingt,
pile au milieu.

Washington DC. 20 juillet 1924. 5h00.

Voici trois ans que Charles Bonaparte a été enterré. Et son secret avec lui.
Autour du cou, il portait un pendentif. Une clef à la forme d'une dent de crocodile. En or. Que personne n'a jamais pensé déterrer.

Charles avait épousé Ellen, la fille du procureur Thomas Mills Day. Le couple n'a jamais eu d'enfant. C'est comme si le mauvais sort avait envouté les Bonaparte. Les voisins racontent que, durant les nombreuses semaines qui ont précédé sa mort, le vieil homme se déguisait en pharaon. Il ne vous parlait que du profil gauche. Même ses épaules étaient tournées de côté. Victime de chorée, il était secoué de spasmes incontrôlés. Ses mouvements anormaux, avec des postures étranges, saccadées comme des hiéroglyphes, lui conféraient une allure de demi-dieu égyptien. Les nuits, il semblait se débattre contre des créatures vertes, avec sur la tête des tuyaux pareils à ceux des pipes à narguilé. C'est ce qu'a raconté sa femme lors de l'enquête qui a

suivi le décès de Bonaparte. On n'en saura pas davantage.

Mais le quarante-sixième procureur a tenu sa parole. John Edgar Hoover dirige le Bureau d'Investigation.

Ce matin du dimanche 20 juillet 1924, tout est obscur. Dans les buildings en face, peu de fenêtres sont éclairées. Bien plus tôt que d'habitude, Edgar s'installe derrière son bureau industriel, en métal et vieux séquoia. Il aime se retrouver seul. Ouvrir le tiroir central dont lui seul a la clef. C'est devenu une obsession. Il en retire un dessin. Un plan et des annotations. Les traits crayonnés sur le papier forment un genre de flèche *luminotemporelle*. Sur une autre feuille, le clocher d'une église. De forme identique à la flèche. Et aux dimensions qui correspondent. C'est le secret laissé par son prédécesseur. Sans aucune autre explication.

Il lance alors une cellule spéciale, chargée d'enquêter sur les agissements de Lucien Bonaparte. Depuis son retour en France jusqu'à son

nouvel exil en Italie. De l'an 1815 jusqu'à sa mort, en 1840.

Les hommes de la BB, la Brigade Bonaparte, travaillent sous le commandement de Nick Mac Murrey, un agent secret qui officie en Europe sous la couverture officielle d'un champion international de polo[3].

Nick et ses équipes vont découvrir que Lucien a rencontré, à Viterbo, début juin 1840, soit peu de temps avant sa mort, les architectes français Jean-Baptiste Antoine Lassus et Eugène Viollet-le-Duc. Il les aurait convaincus de se présenter au concours de restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Il leur aurait proposé de reconstruire la flèche qui se situait au-dessus de la croisée du transept, démolie en 1796[4], et jamais remplacée depuis. Ce que l'on sait, c'est que Lassus et Viollet-le-Duc ont utilisé la copie d'un dessin de la flèche de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, elle-même inspirée par celle de la cathédrale Notre-Dame

[3] Voir le pop roman 1m976 du même auteur.

[4] Les chiffres 1,7, 9 et 6 vont hanter Nick et son fils Teddy. Cette obsession est décrite dans le pop roman 1m976.

d'Amiens, en modifiant l'aiguille par un genre de fuselage métallique. Qui ressemble à s'y méprendre au dessin de la flèche *luminotemporelle*.

Le concours eut lieu en 1842. Et les deux architectes l'emportèrent.

Hoover se tourne vers le vieux combiné posé sur son bureau. C'est une relique. Un ancien modèle qui date de 1876. Il l'a reçu de Charles Bonaparte. C'était son téléphone. Un appareil en bois à la forme d'un violon, d'une hauteur de trente centimètres. Il appuie sur le bouton d'appel, mécaniquement relié au sous-sol. Là où les agents opèrent en secret.

– *Hello ?*

– *Nick, Edgar on the Phone.* Je viens d'appeler le patron des Renseignements Généraux[5]. C'est à propos de la localisation à Paris de la flèche métallique à taille humaine. Vous m'aviez assuré qu'elle est intégrée dans le clocher de Notre-Dame. Comme vous le savez, elle nous appartient. Nous devons la récupérer. J'aimerais mener l'affaire sans

[5] Aujourd'hui, la DGSI.

avoir à passer par la voie diplomatique. *I want you to contact your colleagues from the Black Chamber*[6]. J'ai besoin qu'ils se mettent en rapport avec leurs homologues français du Deuxième Bureau[7]. Je voudrais éviter que cette affaire fasse le moindre bruit. Vous m'avez compris ?

– *Yes Sir.* À vos ordres Monsieur le Directeur.

L'opération de démantèlement du clocher de Notre-Dame est un fiasco total. Les français n'ont jamais accepté. Interdiction à qui que ce soit de toucher à leur cathédrale. Le clergé s'en est mêlé. Bref, il a fallu s'excuser auprès des autorités et invoquer une mauvaise plaisanterie de l'agent américain Nick Mac Murrey, entretemps limogé et renvoyé dans le Bronx, pour éviter que l'affaire ne s'envenime et ne remonte jusqu'à l'Élysée.

Pendant plus de quarante-huit ans, Edgar a tenté de percer le mystère de cette flèche cachée. De

[6] L'ancêtre de la NSA. L'OSS (ex-CIA) n'existait pas encore.
[7] Qui deviendra la DGSE.

sa nomination à la tête du Bureau d'Investigation, transformé en *Federal Bureau of Investigation*, jusqu'à son dernier souffle. Mais sans résultat.

Si ce n'est que le secret est encore bien gardé. Au fond d'un tiroir du Bureau Fédéral. Et qu'il se transmet de dirigeant en dirigeant.

Depuis sa nomination, sans même que le Président des États-Unis ne soit au courant, Christopher, le nouveau Directeur du FBI, poursuit la quête de John Edgar Hoover.

Leur devise ? *La plus grande gloire n'est pas de ne pas tomber, mais de se relever à chaque chute.*

Un fait étrange a toutefois attiré l'attention du Directeur : à leur décès, tous ses prédécesseurs se tenaient de profil.

Le patron du FBI se jette en arrière. Et s'étend sur la *rocking chair*, face au bureau de métal et de bois. Il ferme le tiroir et les yeux. Il entend dans sa tête le chant d'étranges créatures venues d'un ailleurs(s) :

Toutes ces silhouettes peintes sur les tombes
font la danse du sable, ne sais-tu pas ?
Si elles bougent trop vite,
Elles tombent comme des dominos.
Tous les marchands du Nil
ont parié leur argent

sur les crocodiles en or.
Ils claquent des dents sur vos cigarettes.
Des étranges créatures aux pipes à narguilé disent
de marcher comme un Égyptien.

(Discographie 4.)

https ://www.youtube.com/watch ?v=vth-T1u7A58

Un Directeur du Bureau Fédéral ne s'avoue jamais vaincu. C'est ainsi qu'il reprend à son compte l'opération de démantèlement du clocher de Notre-Dame de Paris, planifiée par le plus illustre de ses prédécesseurs. Mais le boss agit en solo cette fois. Sans rien demander aux Français.

Le 15 avril 2019, dans le plus grand secret, ses équipes déclenchent un incendie « accidentel ». Historique. Les flammes hautes de dizaines de mètres dévastent la cathédrale pendant près de quinze heures. La flèche de la cathédrale est à son tour gagnée par le feu. Peu avant 20h, culminant à 93 mètres de haut, elle s'effondre. Sous les yeux incrédules d'une foule amassée aux abords de la cathédrale, c'est tout un symbole qui disparaît. Comme pour les *Twin Towers*. Alors que le clocher s'effondre, comme prévu lors des calculs et des crash tests commandités par les ingénieurs américains, les hommes du FBI infiltrés dans les équipes de secours, ne trouvent aucune trace de la flèche tant convoitée. Durant les cinq années de travaux que nécessitent la réfection du clocher, ils se font passer pour des artisans et partent étudier la composition des flèches des cathédrales d'Amiens et d'Orléans. Il se pourrait que la flèche *luminotemporelle* y soit intégrée.

Durant la première moitié du XIIe siècle, Orléans est le centre provincial le plus important du Royaume de France. À la croisée des deux routes principales, celle de l'Espagne et celle de Paris. Ainsi que de la Loire, cette voie d'eau animée et si chère à Vauban. Avec ses deux ports, la Poterne en amont et la Recouvrance en aval, la ville assure les activités du commerce et de l'artisanat d'équipement, organisé en corporations. Mais les guerres de religion ont dévasté les églises orléanaises.

Au cours des premières décennies du XVIIe siècle, les chantiers prolifèrent un peu partout dans la capitale provinciale. Les lieux du culte catholique sont reconstruits avec l'aide financière des rois, initiée par Henri IV, et des Orléanais sensibles à la Contre-Réforme. L'ampleur des travaux de la cathédrale Sainte-Croix, détruite par les protestants en 1568, est énorme. Tant du point de vue financier que par le défi artistique qui s'impose afin de rendre à l'église son ancienne splendeur. Le travail de restauration et de renforcement des pignons gothiques est parachevé par l'édification d'un

« obélisque », cette imposante aiguille octogonale imaginée par l'architecte du roi Louis XIV, Jacques Lemercier, et posée sur un piédestal à colonnes. Mais sa fragilité entraîne sa démolition quelques décennies plus tard. En 1660, la reconstruction de la cathédrale est donc loin d'être achevée, mais les choix artistiques de restauration sont clairs. Le chantier ne s'achèvera que le 8 mai 1829, avec l'inauguration de l'édifice par Charles X.

D'après sa fille aînée « Lolotte », Charlotte Bonaparte Gabrielli, princesse française et altesse impériale, à qui Lucien se serait confié avant de s'éteindre, il aurait recopié de mémoire, sur un morceau de tissu, le plan, les annotations et les calculs savants de la flèche *luminotemporelle*.

Et si Bonaparte avait fait insérer la flèche et ce précieux tissu dans le clocher de Sainte-Croix ? Ce surpoids serait probablement la cause de son inclinaison. Le clocher, qui penchait à nouveau de façon inquiétante, fut détruit en 1854. Puis reconstruit et parachevé en 1858.

À Orléans, les agents fédéraux pénètrent de nuit dans le clocher de la cathédrale. À l'aide de lampes à infra-rouge et d'une torche, ils grimpent le long de l'aiguille :

– Tony, accroche le mousqueton et passe-moi la corde. C'est à mon tour de t'assurer.

– *No worries buddy*. Le temps de dévisser cette tôle et on verra ce qui se cache derrière.

Mais rien. Pas la moindre trace de la flèche.

Fin décembre 2024, ils rentrent bredouilles à Washington DC. Le Directeur du FBI est limogé.

Son remplaçant à la tête du *Federal Bureau of Investigation* décide de rompre son vœu de silence. Il évente le secret de la flèche au nouveau Président des États-Unis.

Deux mois à peine après l'inauguration de la cathédrale de Paris, le patron intérimaire du FBI se penche à l'oreille du Président élu :

– Comment est-ce possible, Monsieur le Président ? Cet engin n'a pas pu s'évaporer dans les flammes. Pensez-vous que votre ami puisse orienter

ses satellites pour démasquer l'endroit précis où cette satanée flèche métallique se cache ?

– J'en fais mon affaire. Que vos hommes se tiennent prêts à intervenir quand je vous ferai signe.

– Merci Monsieur le Président. Il était temps que vous reveniez aux commandes !

– J'aurais dû y rester, si votre prédécesseur avait bien fait son boulot.

– Nous avons tout fait pour réussir. Et vous le savez bien. Il nous a manqué un brin de chance.

– Je ne compte pas sur la chance. Pour moi, tout se gagne. Il suffit d'y mettre les moyens. Tous les moyens. Y compris des vies humaines, s'il le faut. C'est par notre déterminisme et notre abnégation que vient la récompense divine. Je suis un miraculé des élections. Car Dieu et le peuple américain aiment ce que je dis et ce que je fais. Vous avez imprimé dans votre cerveau ce que je viens de vous expliquer ?

– *Yes Mister President.*

– Alors je compte sur vous et vos hommes pour la récupérer. Quoi qu'il en coûte. Cette flèche est

notre avenir. C'est elle qui redonnera aux États-Unis son hégémonie sur le Monde. Un empire économique incontestable et incontesté. Celui que nous méritons. La vitesse du déplacement sera notre arme absolue. Un pouvoir sans limite pour celui qui la détient. Nous serons les maîtres du temps. Les maîtres de l'espace.

Le téléphone sonne.

– *Hello. Who's calling ?*

– *The President of the United States.* Nous avons localisé la flèche. Enfin, sa clef, plus précisément. Elle est sur notre territoire. Et vraisemblablement, elle n'en a jamais bougé. Elle serait aux mains d'une femme. Rejoignez-nous de suite dans le bureau ovale. Mon ami vous donnera toutes les informations récoltées par ses satellites.

L'index de Loulou presse en avant
le bouton *forward* maintenant.
Elle a cette impression étrange
que tout le lit tremble.
Comme dans une centrifugeuse.
Même pas peureuse.

Au fur et à mesure,
elle se propulse vers le futur.
Mais quitte-t-elle vraiment le passé ?
Le FBI diabolisé,
comment faire pour sauver
ce qu'elle et sa famille ont caché ?

Ce sera dur.
Mais une chose est sûre :
tu constates que l'endroit chimérique
ressemble encore et toujours à l'Amérique.

Lui, elle et toi.
Un trio se forme sous tes doigts.
Une troisième joueuse,
bienheureuse et sulfureuse,
se pointe à l'horizon.
Son contact te plonge dans l'action.
Celle de tous les dangers.
Le triangle amoureux
de vos nombreux jeux
vos ailes ont brûlé.

Un gagnant est juste un rêveur qui n'a jamais cédé.

Nelson Mandela

3 joueurs - *Sous haute surveillance*

Harvard. Dimanche 20 juillet 2025. 5h45.

Tu lis l'inscription sur le mur de ta chambre :
Un gagnant est juste un rêveur qui n'a jamais cédé.
Calée sur deux coussins, tout contre le flacon de parfum à ton effigie, que tu as caché sous tes dessous en dentelle, tu contemples le parc. Ce grand carré de gazon vert, taillé à l'anglaise, est bordé d'un énorme manoir en U. Deux bras musclés prolongent athlétiquement le bloc central. On dirait un Versailles américain. Le soleil naissant caresse les briques rouges de l'édifice. Il leur prête ses reflets orangés.
Des cadres blancs enveloppent chaque fenêtre du triptyque. L'alignement est parfait.
Sous la toiture, un triangle. Comme celui des femmes, il domine le centre de la façade. Mais derrière, en surplomb, un clocher d'ivoire le toise.

Majestueux. Ses arcades semblent se voûter sous le chapeau pourpre qui pointe vers les connaissances célestes.

C'est le spectacle érotique que tu regardes de ta chambre. Au cœur du campus. Ta fenêtre donne une vue imprenable sur l'université de Harvard.

On t'appelle Loulou. Tu descends de Lucien Bonaparte. À tes dix-huit ans, peu avant sa mort, ta mère, atteinte d'un cancer généralisé, t'a conduite les yeux bandés dans une vieille remise, perdue entre un champ de blé et une vaste étendue de maïs, près de Hackettstown[8]. Elle a servi de repère à des prisonniers et des esclaves, il y a plus de deux siècles. Là, elle a dénoué le foulard qui te cachait la vue. Il faisait très chaud dans cette grange. Elle a soulevé le voile. Un pendentif en or, à la forme d'une dent de crocodile, t'a ébloui de sa lumière. C'est ainsi que ta maman t'a offert la clef de la flèche aérospatiale. *C'est le précieux secret de notre famille*, t'a-t-elle dit.

[8] Voir le *pop* roman « 1m976 », du même auteur.

Depuis que Lucien a volé les plans de la flèche luminotemporelle aux égyptiens, qu'il a fait construire l'engin, puis s'est enfui aux États-Unis et a été fait prisonnier là-bas, il a caché la clef de l'engin dans cette remise. Elle était restée dans les cales de son navire arraisonné par les Britanniques. Seul son majordome savait. Il a retrouvé Bonaparte. En semi-liberté. Surveillé, certes. Mais surtout condamné à rester travailler quatre ans dans les champs de la bourgade de Hackettstown. Le fidèle serviteur lui a remis la caisse en bois contenant le précieux pendentif. Afin de ne pas tenter le diable, nul ne sait où se trouve la flèche cachée par Lucien. Elle se planquerait quelque part en France. On la dit « surveillée » par Dieu. Le secret de cette flèche du futur, nous nous le transmettons de mère en fille, de génération en génération. Depuis que Lucien l'a confié à ton aïeule, Lolotte Bonaparte Gabrielli. Comme les pharaons, et comme tes ancêtres, tu en es désormais la garante. Ne dévoile ce secret à personne. Si un jour, quelqu'un l'apprend et qu'on nous dérobe la clef de l'ovni, d'étranges créatures

venues d'ailleurs vont s'abattre sur nous. Alors, une effroyable guerre entre ces extraterrestres et l'humanité, signera la fin du monde.

Tu as promis à ta mère de garder le secret. Et elle t'a remis le collier avec, comme pendentif, la clef de la petite fusée.

Tu as vingt-cinq ans maintenant. Tu te retournes. Tu fixes sur la chaise adossée au mur, ta toge rouge, l'écharpe et le *mortarboard* que tu jetteras en l'air. La chaise bloque l'accès à une pièce fermée à clefs. Dans laquelle tu caches ton secret. Tu ne le lâches jamais des yeux. Où que tu ailles, tu l'emportes toujours avec toi. Tu en es la gardienne. La garante.

Tu n'as pas fermé l'œil de la nuit. Ce matin, tu vas être diplômée. Un *MBA* à Harvard. La cérémonie se fera en présence des Roch, tes bienfaiteurs, magnats du génie pétrolier et chimique. Julia et Robert sont à la tête d'un empire. Tu n'as jamais compris pourquoi ils te portent tout cet intérêt.

L'amour ? Le vice ? Ils t'ont proposé des nuits câlines. Des partouzes où monsieur regarde sa femme que tu baises dans toutes les positions. Pourquoi ? C'est dingue. Tu ne comprends pas mais c'est comme ça. Et aujourd'hui, tu jetteras ton *mortarboard* vers le savoir et les connaissances célestes. Devant ce couple étrange. Sans qui tu ne serais pas là. Face à une foule de parents fiers. Et sous les yeux de ton futur patron, le CEO de la Silver & Son, Brian Goldman, ou plutôt DJ B-Gold, que tu as connu dans les clubs huppés de New York. C'est lui qui t'a appris la débauche des vies nocturnes pour te défouler du stress des études et de la Finance. Il t'a dit que les grandes filles sont comme *les grandes villes. Elles ne pensent qu'à elles-mêmes. Et entraînent tout dans leur hâte dévorante.* Et ça, tu n'es pas près de l'oublier.

Tu regardes Julia, et en jetant ton béret vers les cieux, tu lui chantes :

Tu sais que ce serait faux
Tu sais que je serais une menteuse
Si je te disais

Poupée, on ne peut pas s'envoyer en l'air plus haut.

Allez chérie, allume-moi.

(Discographie 5.)

https ://www.youtube.com/watch ?v=mbj1RfaoyLk

20 juillet 2026. Manhattan. 5h00.

Lundi matin, à l'aube. Machinalement, tu touches la clef qui pend autour de ton cou. Tu ne t'en sépares jamais. Tu as décidé que c'était plus sûr que de la remettre dans sa cachette à Hackettstown.

Des nuits que tu ne dors pas. Et cette satanée poudre blanche qu'il te reste au bout du nez. Du haut de ta tour, en reine de Wall Street, tu dévisages *Ground Zero*. Le métier de banquier d'affaires dans le *M&A* ne te laisse aucun répit. DJ B-Gold te l'a appris. Ta maîtresse Julia t'épuise aussi. Tu es sûre qu'elle t'espionne. Depuis que tu as surfé sur les sites de plan Q, un corps étranger s'est introduit dans ton Mac. Un peu comme une prostituée mal protégée, qui se serait choppé le papillomavirus. Il s'est aussi attaqué à ton iPhone. C'est à cause du *nuage*. Depuis, partout où tu te trouves, tu te sens épiée.

Hier, tu étais avec les Roch, à la terrasse du *Starbucks*. Ils te posaient des questions. Tu as entendu *flèche d'argent*. Comment ont-ils eu vent de

ton secret ? Tu n'as jamais rien dit. Dans ton champ de vision, un homme vous observe. Est-il un agent en civil, qui enregistre votre conversation ? Tu es persuadée qu'il travaille pour la NSA. La CIA ? Le FBI ?

Ce matin, alors que le bâtiment est vide, tu en profites pour mener ton enquête. Sous ton bureau, tu arraches les fils. Connectés à un micro ? Tu démontes toutes les lampes. Dévisses les caméras de surveillance dans le couloir. Arraches les prises de courant. Dispositif de surveillance ? Mais rien. Tu as même explosé au marteau le mur des toilettes. Toujours pas la moindre trace. Les fédéraux doivent utiliser du matériel microscopique. Les logiciels du Mossad ou une technologie plus perfectionnée. Celle de l'après Pegasus. Ils te pistent et enregistrent tout, même si ton portable est éteint.

Tu appelles ton boss et l'insultes en hurlant :

– Pourquoi, petit connard de DJ, leur as-tu parlé de mon secret ? Tu es de mèche avec eux. Traître. Salaud !

Furieuse, je raccroche sans qu'il n'ait pu en placer une. Je deviens folle. Je fracasse maintenant tous les bureaux du 44ème. L'officier de sécurité, alerté par le vacarme, monte par les escaliers de secours. J'avais pris soin de bloquer les ascenseurs. Avant qu'il n'arrive à l'étage, je me sauve en débloquant l'ascenseur de droite.
En bas, je sors du *200 West Street*. J'entends des sirènes. Je lève les bras au ciel :

– Ok, ok, je me rends.

Mais la rue est déserte. Ai-je rêvé ? Suis-je devenue dingue ? Ma tête tourne. Je titube et m'affale au sol.
Un joggeur matinal m'aide à me relever. Son survêtement vert m'éblouit.

– Tout va bien Madame ? Vous êtes livide.

– Vous êtes des leurs, hein ? Je vois bien que vous êtes des leurs. Où cachez-vous vos tuyaux de pipe à narguilé ?

Je l'empoigne. Mais il me ceinture et me colle par terre. J'arrive à m'extirper et m'enfuis en courant. Il crie et me traite de folle. Je pense que je le suis. Je vois un taxi jaune qui roule vers moi. À toute vitesse. Je ne peux l'éviter. Il me percute. Tout s'éteint.

Le joggeur se baisse, arrache la clef autour du cou de la jeune femme, et ramasse le portable tombé pendant la bagarre. Il se décoiffe. Ses antennes se délient.

Sur l'écran, on peut lire :

Vous entrez dans une Warp zone. Accédez au niveau 2.

Niveau 2 – *Les chaussons de la danseuse aux seins nus*

La jeune-femme, du matelas est tombée.
Le choc lui a fait perdre ses lunettes.
Elle s'assied,
les ramasse et les repose sur son joli nez.
À côté d'elle, sur le sol, son pendentif doré.
La corde en cuir s'est défaite.
Elle la saisit et la renoue autour du cou.
Calmement, Loulou
se lève, se recoiffe et lisse sa nuisette.
Elle reprend place sur le lit.
Tout contre la femme endormie.
Elle la regarde, encore étonnée.
Qui est-ce ? Que fait-elle là, cette jolie poupée ?
Loulou s'adosse au coussin.
Sa tête lui fait un mal de chien.

Machinalement,
elle caresse la dent de crocodile.
Elle remonte sa main droite vers le fil
du temps
et enfonce la touche *rewind*.
Les années se rembobinent.
Elle pense tout bas, révoltée :
« Bon, ils ont la clef,
mais ne savent pas où est la flèche.
La voilà la brèche.
Rien n'est perdu.
Ce n'est pas foutu.
Je ne vais pas me laisser faire
par des aliens ou des hommes verts. »

Lors du traveling arrière,
de nombreux joueurs venus d'hier
ont pris place
dans ce nouvel espace.
Loulou change de jour, de siècle, de terre.
Et de saison : c'est l'hiver.

4 joueurs (ou plus) - *Toi*

Vendredi 2 janvier 1863.

Hier, aux États désunis d'Amérique, le Président Abraham Lincoln a signé la Proclamation d'émancipation. Elle abolit l'esclavage sur l'ensemble des États confédérés. Tous les esclaves, aussi ceux des États Sudistes qui se battent contre les Nordistes, sont affranchis. Désormais, l'armée du Nord, celle de l'Union, s'ouvre aux Noirs. C'est une journée historique. Qui va marquer toute ton époque. C'est aussi une journée unique. Qui infléchira le cours de ta vie.

Tu as décidé d'entamer ta tournée au Café Guerbois. À deux pas de l'atelier de Manet. Juste à côté de la guinguette « Chez le père Lathuille ». Dont la porte arrière communique avec le café parisien du 11 Grande rue des Batignolles, dans le dix-septième.

Le café se situe entre le cabaret et la boutique de Monsieur Hennequin, le marchand de peintures et de pinceaux. Devenu rapidement le ravitailleur exclusif de Manet et de ses amis.

Voici un an déjà que le groupe des Batignolles s'y retrouve régulièrement. Les vendredis soir. À partir de dix-sept heures. Deux petites tables à gauche de l'entrée.

Édouard Manet en est le chef de file. Il se rend quotidiennement dans cette institution. Où il préside, chaque jour de Vénus, les réunions. C'est là que tu retrouves bon nombre de tes habitués. Bazille, Monet, Fantin-Latour, Renoir, Pissaro, Sisley, Van Gogh, Cézanne... Et aujourd'hui, un jeune peintre, dont tu ne découvriras l'identité que plus tard.

Tous peignent en plein air. Sur les bords de Seine. Ils préfèrent la couleur et la lumière au dessin.

– Et si je peignais un homme noir ? Debout. Grand. Musclé comme le David de Michel-Ange. Complètement nu. Nous faisant face dans la lumière du crépuscule. Un clair-obscur à la façon du

Caravage. Brandissant fièrement un drapeau blanc sous les feux croisés des troupes Sudistes et Nordistes.

– Ton audace me surprendra toujours, Edgar.

– Avoue que ça en jetterait, mon cher Émile. Et toi Édouard, tu n'es pas de notre avis ?

– Je pense que tu es aussi fou que les écrivaillions qui nous entourent.

Jusqu'à la tombée de la nuit, leurs discussions t'amusent. Zola est assidu. Il assiste à toutes les réunions. Du début à la fin. Il y défend son idée. Avec force et conviction :

– Le naturalisme est à la littérature ce que vous, Édouard, et votre École du Plein Air, êtes à la peinture. Tous les arts doivent marcher du même pas. Nous sommes bannis des Salons ? On ne reconnaît pas notre talent ? Ni notre mouvement avant-gardiste ? Soit. Marchons ensemble. Tous les artistes. Comme pour les États-Unis d'Amérique, l'union est notre unique salut. Seul le nombre l'emportera.

Ce bistrot parisien, fondé par François-Auguste Guerbois, est le poumon de Montmartre. C'est le repère des intellectuels et des artistes. Le lieu de rendez-vous des plus grands peintres et des plus grands écrivains de ton temps. Il est la maternité de leur mouvement artistique révolutionnaire. Dont tu seras bientôt actrice. Le berceau des impressionnistes qui vont briser tous les carcans académiques. Et c'est ici que s'ouvre ton entrée dans l'art moderne.

Le romancier réaliste, Louis Edmond Duranty, qui fréquente trop souvent ce café, le décrit ainsi :
« Il est curieux et agréable [...] il a conservé en partie son ancien aspect de province […]
Ainsi, la première salle, blanche et dorée, pleine de glaces, criblée de lumières, ressemble à la terrasse des cafés du boulevard […]
Dans la seconde salle, l'endroit devient étonnant. À l'entrée, six colonnes trapues forment une avenue qui la divise en deux espèces de chapelles rétrécies, derrière lesquelles s'étend au fond, comme un chœur,

un champ de billards. Des vitrages irrégulièrement ouverts dans le plafond […] créent partout des recoins mystérieusement éclairés. Il n'y a ni glace ni dorures […] Au fond, un grand vitrage qui garnit toute la largeur de la salle fait voir en pleine clarté un jardin avec des arbres, entre lesquels apparaît une maisonnette à galerie, à petites colonnes peintes en vert tendre. »

L'écrivain tristement oublié, manie aussi l'humour anglais avec brio. Mais Manet ne comprend pas ses blagues de pince-sans-rire. Encore moins lorsqu'elles sont arrosées. Il est vrai que les tournées de ce vendredi 2 janvier les ont tous un peu éméchés. Et ils se disputent à présent :

– Serais-tu raciste, Édouard ? Un beau noir tout musclé, brandissant un drapeau blanc. Qu'y a-t-il de fou là-dedans ? Ou alors, cherches-tu à cacher ton homosexualité refoulée ?

– Espèce de malotru à la barbe syrienne. Retourne donc écrire « Le malheur d'Henriette Gérard ». Scribouillard à deux piastres !

En hurlant devant leurs amis, Édouard adresse à Louis une gifle magistrale. L'honneur de Duranty est bafoué. Il jette son gant à terre. Tous sortent dans la Grande rue des Batignolles. L'on tend un fleuret à Louis, un autre à Édouard. S'en suit un duel. Inévitable. Avec Zola pour témoin.

– Messieurs, vous connaissez les règles. Si les deux tireurs touchent le torse de leur adversaire, le premier qui tombe par le sang, aura perdu s'il ne se relève pas.

Mais à la première écorchure, les deux compères, dessaoulés sous l'étreinte de leurs lames, se réconcilient. Le combat est arrêté. Les duellistes, le témoin et le public, retournent au café. L'incident est clos. Les discussions reprennent de plus belle.

Il n'est pas encore dix-neuf heures. Et déjà beaucoup de monde au comptoir. Ça discute à nouveau de politique et de culture derrière le zinc. On bavarde beaucoup autour des tables. Il est question de l'abolition de l'esclavage. Du naturalisme. De l'Union. Et de l'impressionnisme. L'audience est

essentiellement masculine. L'endroit transpire la testostérone bien éduquée.

Le regard vague, noyé dans le verre d'absinthe que tu sirotes, tu restes assise dans l'obscurité. Attablée au fond de la seconde salle. Dans un recoin mystérieux. Éclairée par la flamme d'une bougie qui vacille sous les volutes cuivrées. Seule, tu fais face aux hauts-de-forme de ces Messieurs. Ta solitude ne rend personne indifférent. En corsage clair, qui laisse deviner ton pendentif doré en dent de crocodile, sous ton chapeau de femme du monde, tes longs cheveux ramassés en chignon découvrent tes épaules. L'on pourrait croire la scène empruntée à une affiche du peintre et illustrateur, Henri de Toulouse-Lautrec. Mais il faudra attendre encore quelques années. Ta mélancolie attise un feu à peine voilé dans le regard des autres. Toi, tu restes à l'écart. Tu observes les hommes qui discutent et qui boivent. Tu en connais quelques-uns. Tu crois en reconnaître d'autres, plus nombreux. Tu découvres de nouveaux visages. Peut-être sont-ils tes prochains amants ?

Tu tends l'oreille pour capter des brides de conservations. Des éclats de rires tombent çà et là. Ils ricochent contre les murs comme des bris de verres et de bouteilles. Certains visages t'interpellent. Les sourires. Ce sont les sourires qui les illuminent. Qui allument leurs sentiments. Deviner ce qui les anime. Qui commande ? La raison ? Le cœur ? Ou le pantalon ? Tu cherches à savoir chez qui les pulsions et le désir l'emportent.

La vie ne t'a pas fait de cadeau. Ton père s'est barré dès qu'il a su que ta mère était enceinte. La pauvre femme a fait ce qu'elle a pu pour « subvenir » à vos besoins. Et des « subventions », tu en as vues défiler dans votre chambre. Ta mère te planquait dans l'armoire et t'interdisait d'en bouger. Tu restais là, tranquille. Muette. Pendant que leurs respirations accéléraient, toi, tu retenais ton souffle. Jusqu'à ce que vos « subventions » finissent leur affaire.

Ta mère était très belle. Élancée comme une danseuse sur ses pointes. Toujours coiffée d'un chignon qui dévoilait la naissance de son cou. Pour que les prétendants puissent y poser un regard rêveur. Élégante. À l'érotisme discret. Secrètement provoquante. Elle t'a tout appris. Comment bien se tenir en société. L'importance de l'éducation et des milieux à côtoyer. Se faire remarquer sans provoquer de jalousie. Sourire à ces inconnus qui vous contemplent. Et de suite baisser la tête. Pour qu'ils se sentent supérieurs et importants.

Ses occupations vous ont rendues complices. Le pendentif qu'elle t'a offert aussi. C'était un secret que

vous partagiez. Toutes les deux, les Gabrielli. Personne autour de toi ne devait savoir qui vous étiez ni ce que ta mère faisait. Les clients savaient. D'autres s'en doutaient. Mais tout était tu. C'est la première règle. Celle dont on ne déroge jamais. Les autres règles se maquillent. Avec une coupe, on s'en tamponne. Autour d'une bouteille.
Ou « menstruellement », entre les cuisses. « La guerre des cuisses. » Comme celle qu'avait vécu, il y a cinquante ans, la famille de l'Empereur.

Tu n'as manqué de rien. Tes vêtements étaient à la hauteur de vos fréquentations. Les meilleures écoles. Les grands restaurants. Ta maman a tout fait pour que tu puisses mener une vie « normale ». Trop fait ? Tu passais si souvent de l'école au placard. Du placard à l'école. Pendant qu'elle s'usait à gagner sa vie. Que tu as perdue. Sans t'en rendre compte. Le constat est sans appel : tu as manqué de l'essentiel.

Un jour, elle n'est pas venue te libérer. Impossible d'ouvrir par l'intérieur les portes de l'armoire. Tu étais enfermée de l'extérieur. Au début, tu restais calme. Ce n'était pas la première fois qu'elle

« t'oubliais ». Au bout de quarante-huit heures de soif, alors que tu étais trop faible pour penser à ta faim, pour penser à sa fin, quand le concierge a remis aux locataires suivants les clefs de votre chambre, que tu les as entendus entreprendre une partie de jambes en l'air, alors que tu en manquais cruellement, à moitié consciente, tu t'es mise à tambouriner sur les portes en bois. De plus en plus vite. À frapper de toutes les forces qu'il te restait. La femme qui s'efforçait d'égailler la gâchette de son client, t'a entendue. Elle a ouvert le placard. Enfin délivrée de cette cachette. Tes lèvres étaient sèches. Tu étais au bord de l'asphyxie. Ta tête tournait dans le mauvais sens. Quand le concierge est monté, alerté par le raffut, tu appris que ta mère était morte. Par strangulation. Violée et étranglée. Dans ce bon ordre. Dans la ruelle sombre en bas de chez vous. Ce coin noir perdu derrière le Café Guerbois. Tu avais treize ans à peine.

Le concierge, ton bienfaiteur, t'a proposé de reprendre les affaires de ta mère. Ses affaires ? Oui. Ses « affaires » courantes. Très courantes. Trop

pressantes pour la jeune-fille que tu étais. Tu t'es donc mise à tapiner, comme tu l'avais vue faire. Tu as repris le paiement des loyers de votre mansarde. Au début, en nature. Au bienfaiteur, naturellement. Ensuite, en monnaie sonnante. Et trébuchante sur la nature qu'il continuait à t'imposer.

Les années ont passé. Tu es devenue experte en la matière. À vingt ans, sous ton chignon de femme du monde, et Dieu sait combien de monde tu fréquentes, on ne te la fait plus. Tu devines ce que les passants attendent de toi avant même qu'ils n'aient ouvert la bouche. Leurs sourires et leurs yeux en disent long. Leurs respirations, celles que tu as appris à décoder dès ta naissance, t'en racontent davantage. Tu as sur eux cet avantage. Celui du coup d'avance. Qui te fait gagner à tous leurs jeux. Au sens propre comme au figuré. Le sens sale.

Tu as remarqué un petit groupe au centre de la première pièce. Un peu à l'écart des deux tables habituelles, à gauche de l'entrée. Sans doute des artistes. Il n'y a qu'eux par ici. Et puis, on le voit à la façon dont ils sont fagotés. Chapeaux hauts-de-forme et redingotes noires. Pour Cézanne, ils ressemblent à « une brochette d'hommes de lois ». Aussi, leurs barbichettes à la d'Artagnan, leurs cheveux ondulés et longs, sont caractéristiques des peintres de ton quartier. L'homme du milieu, celui qui se tient debout, semble être l'entremetteur. Il présente le jeune fougueux qui l'accompagne, au vieil homme resté assis. Ils t'ont regardée bien avant que tu ne les voies. Le jeune s'assoit aux côtés du vieux. Les deux hommes attablés discutent. Ils te lancent des coups d'œil furtifs. Tu restes sur tes gardes. Les artistes sont farfelus. Leurs fantasmes n'ont aucune limite. À contrario, leurs moyens sont limités. Et s'ils n'ont pas de quoi payer, autant les écarter dès le début.

Tu n'auras même pas à le faire. Le vieil homme et l'entremetteur quittent le café. Le plus jeune, celui qui voulait peindre le grand noir au drapeau blanc, règle

la note. Il s'en va. Tu le suis des yeux. Et comme s'il sentait ton regard, il s'arrête. Se retourne. Et fait marche arrière. Il s'approche de toi :

– Bonjour. Vous êtes très…

– Belle. Chèrement belle.

– Justement. C'est de vos chairs qu'il s'agit. Mon ami et moi aimerions les peindre. Pourriez-vous nous rejoindre dans son atelier ?

– Ça dépend de la cote. C'est comme pour les tableaux. Et la mienne est élevée.

– Mon ami m'a fait savoir que votre prix sera le nôtre, Madame.

– Et peut-on savoir quelle est l'adresse de votre terrain de jeux ?

– C'est au 6 rue de Furstemberg, dans le sixième. Rejoignez-nous là d'ici une heure.

De nervosité, tu tournes sur elle-même la clef dorée qui pend autour de ton cou :

– Vous n'y allez pas par quatre chemins, Monsieur le Damoiseau.

– Alors à vingt heures ?

– *Si telle est votre volonté.*

– *Au revoir Madame.*

– *Aux plaisirs, Monsieur.*

La buée sur les verres
des lunettes
de Loulou
lui empêche de voir clair.
Elle tire le bas de la nuisette
et porte le bout
du vêtement à son visage.
D'un revers de dentelle
cousue sur la soie,
elle frotte la vapeur
des heures
posées en une fois
tout contre elle
qui remonte les âges
et le temps perdu.
Le tissu délicat de la lingerie
efface l'auréole qui obstruait la vue,
à la découverte des incroyables vies.

Un bond de cent-vingt-sept ans
pousse Loulou au-devant
d'une étrange affaire.
L'enquête policière,
sous la lumière
et en plein jour,
révèlera les coulisses
de l'histoire d'amour
d'un peintre faussaire
et sa complice.

Lui

Paris, le 2 janvier 1990.

Une fumée noire s'élève lentement et s'échappe des vitres fracturées de l'atelier au 13 rue Victor Massé, dans le neuvième. Sur le sol, le corps inerte d'un vieillard aux cheveux gris. Sa tête est tournée vers la gauche. De profil. Comme un égyptien. Les pompiers sont arrivés trop tard. Le vieux peintre est décédé, probablement asphyxié. Son visage est calciné. Personne n'a alerté la police. Il faut dire qu'il vivait en ermite excentrique. Il n'était pas rare que de la fumée distille ses volutes au sommet du conduit de son poêle à bois, qui chauffait la pièce sans discontinuer. Mais la fumée était toujours blanche. Cette nuit, elle fut noire. Quelqu'un a-t-il remarqué le changement de couleur ? Non. Il faisait nuit. Et pourquoi s'inquiéter ? Le vieux peintre était enfermé chez lui. Il a cessé de sortir depuis que

Vanessa habite ici. Il a planqué *« Les chaussons de la danseuse aux seins nus »* précisément là d'où elle venait. Dans l'atelier de Montmartre.

Je peux comprendre son envie de posséder l'œuvre d'art. C'est un trésor qu'il attribue à un grand maître. Qui a habité chez eux. Le vieux fou partageait avec Vanessa le plaisir grisant d'avoir dérobé au monde, d'avoir caché à tous, et puis conservé dans leur lieu secret de rendez-vous, ce tableau précieux.

Quelques heures avant le drame, le téléphone rouge sonnait à Orsay :

– Allo, Françoise ?

– Monsieur le Président ?

– Pardonnez l'heure tardive, mais la situation est grave.

– Vous savez que je suis toujours à vos ordres, Monsieur.

– Figurez-vous que je viens d'avoir un appel de mon homologue américain. Qui a lui-même été dérangé par le vôtre, Jean-Patrice Marandel.

– Que se passe-t-il, Monsieur le Président ?

– Un vol. Sans précédent. Un tableau d'une valeur inestimable. Commis dans vos locaux. Au nez et à la barbe de tous. Apparemment, son auteur est l'un de vos employés. Mais il y a pire. Au verso de cette toile se trouverait un plan qui décrirait la façon de fabriquer la flèche *luminotemporelle*. Celle que le monde entier recherche. Il nous la faut. Absolument. Elle aurait des pouvoirs insoupçonnés. À ma demande, le Premier Ministre et le Ministre de l'Intérieur viennent d'installer une cellule de crise. Jacques, le Directeur de la PJ, est déjà sur place. Nous avons besoin de votre expertise pour une intervention rapide. Rejoignez-nous à l'Élysée. Une voiture vous attend en bas. Il va falloir régler cela. Très vite. Et sans faire de vague. Vous m'avez compris ?

– Oui Monsieur le Président. J'arrive de suite.

L'enquête de police révèlera que le vieil homme s'était épris d'une certaine Vanessa. Dès le début. Décharge électrique. Leur première rencontre date d'un vendredi. Il y a plus d'un an. C'était le 9 septembre 1988. Esplanade Valéry Giscard d'Estaing, dans le sixième. Et ça s'est passé à peu près comme ça :

– Bonjour Madame la Conservateur.

– Bonjour Michel. Comment allez-vous ce matin ?

– Comme d'habitude. Je descends au sous-sol ?

– Comme d'habitude. Il faut finir de restaurer la corne droite du taureau de *Guernica*. Elle n'a pas supporté le transport. Je ne voudrais pas que la compagnie d'assurance s'en mêle. Personne ne doit savoir. Rien. Vous m'entendez ?

– Bien Françoise.

Il travaille à Orsay depuis que Françoise a été nommée Conservateur en chef et Directeur. Depuis que le Président de la République a inauguré le 1er décembre 1986 l'ancienne gare. Que la célèbre

architecte et designer, Gae Aulenti, à qui l'on doit notamment la lampe *Pipistrello* et *Il tavolo con ruote*, a transformée en musée.

Michel se rend dans la cave secrète. Contre le mur en face de lui, une toile est enroulée sur un tube en carton, qui dépasse par-dessous et par-dessus le tissu peint. Il la déroule. Et là, il reste scotché. Au milieu des tableaux légués, non attribués, déclarés sans valeur ou presque, et pas encore répertoriés, sur cette toile déroulée, le portrait d'une nouvelle arrivante…

La puissance érotique qu'elle dégage lui rappelle la beauté ambigüe des matadors. Ses muscles se relâchent. Elle est assise et se rhabille. Encore moite de transpiration. Comme si elle venait de vaincre le plus noble taureau.

Ses cheveux encore ébouriffés, rapidement attachés en chignon éphémère, dévoilent la naissance de sa nuque, la rondeur de ses épaules et de ses seins lourds. Entre lesquels pend une clef en or, semblable à une dent de crocodile.

C'est le coup de foudre immédiat.

Depuis cette première rencontre, il reviendra plus tôt. Tous les matins.

Après l'avoir contemplée jusqu'à plus soif, il lui tourne le dos, et se met à l'ouvrage. Il s'applique à la restauration du chef d'œuvre de Pablo Picasso, commandée par le musée. Il se décale légèrement afin de permettre à sa muse de le voir progresser dans ses retouches. Jamais un travail de réfection n'a été si bien réussi. C'est à s'y méprendre. Sur la *Guernica* de Picasso, l'on ne discerne plus les traits de pinceau du maître de ceux du faussaire.

Pendant qu'il travaille, le transistor lui chatouille aux oreilles un air connu, qui l'embarque avec sa muse dans tout Paris :

« Connaît toutes les rues par cœur
Tous les petits bars
Tous les coins noirs
Et la Seine
Et ses ponts qui brillent »

(Discographie 6)

https ://www.youtube.com/watch ?v=Ulay2FvUEd8

C’est décidé. Elle s’appelle Vanessa. Michel est tombé amoureux de cette femme qui a dansé dans tous les coins noirs des arènes parisiennes, des jeux très ambigus. Chaque jour, ils se regardent. Yeux dans les yeux. Elle lui parle. Il l’écoute.

Elle lui explique qu’elle a pris l’habitude de passer des uns aux autres. On la « collectionne ». C’est son destin.

– Tu ne sais pas ce que c’est d’avoir constamment le regard des autres posés sur ton corps dénudé. Et surtout, ce que ça fait de passer de mains en mains.

– Comment ça, passer de mains en mains ?

– Oui. Quand ils eurent fini de m’ausculter sous toutes les coutures, ils se sont mis à me peindre. Tour à tour.

– Comment ça, ils ?

– Ben oui. Ils étaient deux à voler ma vertu.

– Ta vertu ? Je croyais que ça faisait partie du marché ?

– Michel, tu vas m'interrompre tout le temps ?

– Pardon.

– Lorsqu'ils eurent fini de me saisir, ils m'ont vendue. J'ai dû quitter la France. Empaquetée autour de ce tube en carton. Et jetée dans les cales d'un paquebot. Destination New York. Où je ne connaissais personne. Je ne pipais pas un mot d'anglais. Quand ils m'ont déballée, ils m'ont clouée au mur. Comme Jésus-Christ. Face à la baie vitrée. Du haut de l'avant dernier étage de l'Empire State Building, je regardais des petits points colorés déambuler dans les rues de Manhattan. On aurait dit une peinture de Georges Seurat. Personne ne s'est soucié si j'avais le vertige. Ou si j'avais froid. Car le riche financier, qui m'avait achetée et fait de moi son esclave, m'affichait nue. Aux yeux et à la vue de tous. En plein courant d'air. Et quand ce premier propriétaire m'a cédée à une grosse texane, ce fut pire encore. Jamais auparavant, je n'avais été autant déshabillée par le regard insistant et avide d'une

femme. Encore moins griffée par de longs faux ongles collés à des doigts boudinés. Ni maculée de postillons teintés de rouge à lèvres. Et voilà maintenant que je finis au fond d'une cave.

– D'où je vais te sortir, ma Vanessa.

– Oui Michel. Pour me reconduire enfin chez lui.

– Tu veux dire chez eux ?

– Ahah. Très drôle.

– En tout cas, ce sera chez nous dorénavant.

Deux ans après son ouverture au public, le musée d'Orsay a donc reçu cette toile, enroulée sur un tube en carton. Un don d'une veuve américaine. Qui en avait fait l'acquisition auprès d'un cambiste de New-York. Contre une bouchée de pain, suite à la crise de la bourse en 1929. Le prix ridicule était justifié. Un tableau non signé n'a pas grande valeur. Surtout sur un tissu déjà usé, derrière lequel une estampe représentant la flèche d'un clocher, était grossièrement crayonnée. Avec des signes, des chiffres et des calculs sans queue ni tête.

Mais en ce mois de septembre 1988, Michel avait fait une énorme découverte. Contre toute attente, l'œuvre s'avérait quand-même signée. La signature du peintre était entièrement recouverte de couches épaisses. Personne n'avait pensé regarder la toile à contrejour. En transparence. Car à l'arrière de celle-ci, il y avait ce croquis sans grande valeur représentant le clocher de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans. Ce qui ne facilitait aucunement la lecture de la toile à contrejour. Personne n'avait eu l'idée de gratter les pigments qui maquillaient le vieux tissu. Impossible d'imaginer que le tableau puisse être attribué à un peintre d'époque. C'est pourquoi le leg fut classé sans suite. Et Vanessa rangée dans les sous-sols du musée d'Orsay.

Obstiné, Michel parvint à deviner, sur le coin inférieur droit, une signature. À l'aide d'une époussette en soie, il commença par dépoussiérer la peinture à l'huile. Puis, il humecta un tampon à lustrer, et nettoya la zone à main légère, par des mouvements lents, circulaires et progressifs. Enfin,

à l'endroit de la signature, il frotta le vernis à base de résine mastic avec deux solvants mélangés. De l'essence de térébenthine et de l'huile de lin. Ensuite, il gratta au scalpel la colle et les pigments en surépaisseur. Il eut bientôt la confirmation de son intuition. Cinq lettres s'affichaient distinctement : D E G A S [9]. Incroyable. Il en était sûr. Seul un grand maître impressionniste avait pu réaliser ce chef d'œuvre. Mais le romantisme qui se dégageait de cette femme, il ne se l'expliquait pas. Pas encore du moins.

Michel se garda bien d'informer la conservatrice de sa découverte.

Si quelqu'un venait à savoir qu'il s'agissait d'un tableau de Degas, son prix vaudrait des dizaines de millions d'euros. En effet, l'on ne trouve dans les musées, aucune collection représentative de l'ensemble des œuvres du grand peintre. Ce tableau serait convoité par tous les musées du monde, c'est évident. Sans compter les collectionneurs privés.

[9] Voir Document 2 page 162

– C'est incroyable, Vanessa. Tu as été peinte par Degas. Tu te rends compte de la chance que tu as ?

– La chance ? Tu te moques ? Dois-je te rappeler les pénibles circonstances dans lesquelles j'ai été peinte ? Je te signale qu'ils étaient deux. Et même si j'étais consentante, ils m'ont mise devant le fait accompli. Comment oses-tu parler de « chance » ?
En plus, ils ne m'ont même pas laissé de pourboire. Qu'ils crèvent !

Edgar est mort dans la misère. Ses toiles disséminées dans des ventes aux enchères. C'est sans doute pourquoi ce tableau reste le seul objet que le vieux Michel, atteint du cancer de la prostate, ait voulu conserver. Avant de s'immoler avec l'ensemble de ses œuvres et de ses collections !
Son geste est incompréhensible. Seule la folie peut l'expliquer.

Loulou apprendra plus tard que,
comme notre faussaire,
Edgar Degas souffrait, c'est clair,
d'une incontinence prostatique.
Selon ses volontés,
le peintre brûlé
n'a pas eu
de funérailles.
Il n'y eut
personne non plus,
et point de ripaille,
à la mort de Degas :
« Je ne veux pas
de discours. Si ! Forain,
vous en ferez un.
Vous direz : il aimait le dessin. »

Les lunettes de la joueuse tremblent
sous la pression de ses doigts :
ces deux-là se ressemblent,
ne trouvez-vous pas ?

Tout en poursuivant les travaux de restauration, Michel se confond avec l'artiste. Il fait tout pour remplacer le maître auprès de Vanessa.

– *Moi aussi, j'aurais aimé te peindre. Je n'aurais pas hésité un seul instant. J'aurais saisi mon pinceau, et hop !*

C'est alors qu'il lui vient cette idée saugrenue. Ou plutôt cette envie. Il va copier le tableau de Degas. À l'identique. Et il subtilisera l'original. Le remplaçant par le faux. Personne ne s'en rendra compte. Il enroulera sa peinture sur le tube cartonné. Et pliera en quatre le chef d'œuvre, pour le transporter dans un sac jusque chez lui. Incognito. Qui se douterait que ce sac en plastique dans lequel est plié un vieux tissu, est un tableau d'un des plus grands maîtres impressionnistes ?

Si l'on venait à découvrir que Madame la Conservateur a laissé filer cette toile de maître, il est évident qu'elle perdrait sa place. Elle ne se remettrait pas du scandale. Aucun amateur d'art ne pourrait excuser une telle erreur. Confondre un

original de Degas avec un faux de Michel ! L'affaire risquerait d'éclabousser le monde muséal. Jusqu'au Président de la République, puisque c'est lui qui l'a nommée.

– C'est donc ça. Vous êtes tous pareils. Je ne suis bonne qu'à assouvir vos fantasmes. Vas-y, puisque tu y tiens.

Michel s'exécute. Le résultat est parfait. C'est à s'y méprendre.

– T'en penses quoi, hein Edgar ?

– Tu sais bien qu'il ne te répondra pas.

– Je sais Vanessa. Mais il doit en faire une tête, de là-haut. Surtout que je vais te ramener dans son atelier. Là où j'habite. Là où nous allons habiter. Tous les trois.

– Non. Tous les quatre.

– Comment tous les quatre ? Tu ne vas pas revenir là-dessus. Il n'y a qu'un signataire. Peut-être qu'ils étaient deux dans la pièce. Peut-être même qu'ils t'ont vendue à cet américain, tous les deux.

Mais rends-toi à l'évidence : il n'y a qu'un seul signataire.

– Fais-moi confiance Michel. Tu verras.

Et le faussaire fait exactement ce qu'il a pensé. Il échange les toiles et rentre chez lui avec son sac en plastique.

Avec la perte de Vanessa, c'est bien plus qu'un tableau qui disparaît du musée. Certes, elle lui a dit qu'elle mourrait dans les caves d'Orsay. Est-ce pour cela qu'il l'a emmenée ? Il sait qu'aucune peinture ne pourra jamais remplacer ce chef d'œuvre. Comme aucune muse ne pourra jamais remplacer sa Vanessa.

Michel est à mille lieues de deviner que les formules et le plan de la flèche d'argent, a infiniment plus de valeur que la toile de l'autre côté du tissu. Et d'ailleurs il s'en fout.

Alors pourquoi avoir dérobé « *Les chaussons de la danseuse aux seins nus* » ? Pourquoi ne pas avoir

annoncé à la conservatrice sa trouvaille ? Un Degas ! Vanessa aurait obtenu une place de choix au musée d'Orsay. Pourquoi l'avoir kidnappée, si c'est juste pour l'emprisonner dans son antre ?

C'est pour se réserver, quand bon lui semble, leur tête-à-tête à huit clos. Et puis, Vanessa en avait marre d'être vue nue. Dans les courants d'air, en plus.

Depuis qu'il la possède à lui seul, il ne veut plus toucher d'autres tableaux. Aucun autre. C'est comme pour les femmes. Il ne les désire plus.

Pourquoi ?

Pourquoi ne plus repeindre l'Histoire ?

Les histoires.

A-t-il trouvé en elle un sens à sa vie ?

Lui qui s'imaginait une *autre* peinture, en falsifiant celle des autres.

Au cours de ses travaux de restauration, il voyait, par la densité des dorures des tableaux offerts à ses dames de compagnie, jusqu'où Louis XIV aimait la

reine Marie-Thérèse, puis ses maîtresses, Madame de Montespan, la Duchesse de La Vallière. Et finalement Madame de Maintenon, aux cadres inondés d'or.
Il avait démasqué, par ses crayonnés, les faiblesses de Napoléon Bonaparte, opposé au mariage de son frère avec la veuve Alexandrine de Bleschamp, en redessinant le tunnel que fit creuser Lucien pour rejoindre secrètement sa belle, au nez et à la barbe de l'Empereur.
Il voyageait sans bouger. Nous bousculait dans ses visions.

– Madame la Conservateur ?

– Oui Michel.

– C'est mon dernier jour. Je ne reviendrai plus. C'est fini pour moi, la restauration.

– Mais enfin Michel, votre travail est excellent. Vous venez d'en faire à nouveau la démonstration. Vos retouches sur la *Guernica* sont époustouflantes. Comment pouvez-vous penser une seconde à vous arrêter ? Vous êtes au sommet de votre art.

– Inutile d'insister, Françoise. Ma décision est prise. Je raccroche. Définitivement.

Et le prodigieux faussaire s'en est allé. Sans se retourner. Il n'avait qu'une hâte : retrouver sa Vanessa chez lui. Chez eux. Dans l'atelier qui avait été jadis celui du grand maître incontesté de l'impressionnisme.
La vie semblait lui sourire, puisque Vanessa lui souriait.

Alors, pourquoi s'être suicidé la nuit du 2 janvier 1990 ?

Pourquoi avoir brûlé avec lui tous les tableaux, comme les nazis l'ont fait avec nos livres, sur ordre du Führer ?

S'était-il rendu compte que son amour pour Vanessa était impossible ? Comment pouvait-il se faire aimer d'une peinture ? Était-il devenu fou ?

Ces questions demeurent aujourd'hui sans réponse.

Le vieux peintre a emporté avec lui la clef du mystère. Mais le fait est indéniable : Michel a rassemblé une impressionnante collection de tableaux falsifiés. Puis, il s'est immolé. Rendant sa folie inaccessible au public.

Vivre parmi les faux est une véritable passion amoureuse. Une maladie dont on ne guérit pas. Une folie dont on meurt.

Moi

Paris, au petit matin du 2 janvier.

Mince. Où sont mes lunettes ? J'ai la gueule de bois. Trop joué. Et trop réveillonné hier soir. Mes invités sont partis bien après l'aube. En fait, la journée du nouvel an touchait à sa fin quand le dernier a claqué la porte du loft.

Et puis, il y a cette fille qui dort dans mon lit. Elle est pulpeuse. Malgré l'érotisme singulier qu'elle dégage, je ne me rappelle plus de son prénom. Comment s'appelle-t-elle ? Merde. Impossible de me souvenir. On dirait une danseuse, avec son petit chignon défait sur l'oreiller. Il m'invite à embrasser son cou. Le dos est musclé. Le galbe de son sein déborde sur le côté.

Je vais lui préparer un café. Pour me faire pardonner des excès d'hier. Je dois bien avoir un

peu de pain. Et de quoi le garnir. Voyons voir ce qu'il me reste de la fête.

J'ouvre le frigo. C'est Byzance. Saumon, caviar, pecorino, pata negra. Voilà qui fera l'affaire. Je pose le tout sur un plateau. Et retourne dans la chambre.

– Bonjour vous.

– Bonjour. Oh ma tête.

– Idem. Ça cogne. Je vais prendre l'air. J'en ai grandement besoin. Mais n'ayez crainte, Madame, le petit déjeuner est servi.

– C'est trop chou. Merci.

– Ne m'attendez pas. Prenez des forces. Et laissez m'en un peu, vous voulez bien ? Si j'ai bonne mémoire, nous en avons toutes les deux encore envie. Je sors un instant. Je ne serai pas longue. Je reviens. Sans ce mal au crâne. Faut l'espérer.

Je quitte l'atelier pour le jardin. Dehors, il y a un truc qui brille sous les rayons du soleil. Curieux. Il n'y était pas hier. Je vais voir au fond, là où la pelouse s'arrête, devant le poivrier. Il y a cette chose enterrée qui veut refaire surface. J'attrape une pelle

dans l'abris de jardin, juste à côté de l'arbre. Et je creuse. Machinalement. Cet exercice matinal devrait me rendre un peu de sobriété, non ?

Au contraire, ma tête tourne quand je découvre les lettres gravées sur une plaque en laiton, vissée sur un cadre de bois aux vieilles dorures, mal protégé par une couverture trop petite. Je l'enlève. L'objet me glisse des mains. La toile est tournée vers le sol. Face à moi, un crayonné d'un clocher de cathédrale. Avec des formules mathématiques. C'est étrange d'avoir un dessin au dos d'un tableau. Je le retourne et… Pas possible. Le portrait d'une danseuse. Le chef d'œuvre de Degas. La peinture dérobée au musée d'Orsay !

J'ai donc retrouvé ce fameux tableau. C'est bien lui. Aucun doute n'est permis. Alors, *« Les chaussons de la danseuse aux seins nus »* n'a pas brûlé ? Les rares coupures de journaux de l'époque, relatant le suicide du vieux peintre, avaient fait état de la disparition dans les flammes, de tous ses tableaux. Y compris d'une peinture originale d'un

grand maître, que le vieux faussaire aurait peinte à l'identique. Et dont l'unique copie encore existante serait conservée au musée d'Orsay, où il avait travaillé. Comment est-ce possible que cette toile refasse surface après tant de temps ? La terre l'a recrachée. Ou plutôt, elle a vomi la couverture et son précieux trésor, qu'elle ne pouvait plus cacher. Michel les avait enterrés au fond du jardin de son atelier. Sans doute avant d'y mettre le feu.

C'est l'agent immobilier qui m'avait parlé en premier de cette histoire de tableau volé, lorsque j'ai acheté dans le neuvième arrondissement, derrière le grand immeuble du 13 rue Victor Massé, au fond de la cour, l'atelier qui donne sur le jardinet. Un promoteur l'avait transformé en logement moderne et épuré. Anciennement, c'était le 13 rue de Laval. Degas occupait cet atelier. Il était voisin de Théo et Vincent van Gogh, qui habitaient au 25. Notre rue reçut sa nouvelle appellation, *Victor Massé*, en 1887, juste après le départ des frères van Gogh. Cet immeuble, avec son jardin qui faisait l'angle, fut démoli par le promoteur en 1912. Suite aux travaux

de démolition, le peintre Degas, même si son atelier n'était pas directement concerné, dut déménager au 6 boulevard de Clichy. Mais les murs de cet ancien atelier transpirent encore sa présence. Cela explique sûrement l'influence exercée par le peintre et sa danseuse sur le faussaire Michel.

Je rentre dans la chambre, le canevas sous le bars droit.

– C'est quoi ?

– C'est la toile d'un grand maître, qui a été copiée par l'ancien propriétaire des lieux. Tout le monde la croyait disparue. Brûlée. Dans les flammes qui avaient ravagé son atelier. Mais la voici qui refait surface. *« Les chaussons de la danseuse aux seins nus ».* Ne trouvez-vous pas que cette femme vous ressemble ?

– Montre.

– Regardez. On dirait vous. Son chignon. Son buste. Son cou.

– Oui. C'est étonnant. Et son pendentif, on dirait la clef dorée qui pend autour du tien. C'est une dent de crocodile sur un lacet en cuir.

– C'est vrai. Euh… Ne le prenez pas mal, mais avec tout ce que j'ai ingurgité, j'ai oublié votre prénom.

– Vanessa. Tu ne te rappelles donc plus ? Pourtant cette nuit, tu n'as cessé de le susurrer. Et même de le crier à qui voulait l'entendre.

– Comment ça, à qui voulait l'entendre ?

– Tu ne te souviens pas ? Nous étions trois. Et moi, je n'ai pas oublié ton prénom, Loulou. Ni ton parfum.

– Vous avez raison. L'alcool détruit les neurones. Pour me faire pardonner, j'appellerai cette danseuse « Vanessa ».

– Je t'excuse. Je dois m'en aller. Mais si tu veux bien, on pourrait se revoir.

Vanessa me laisse son zéro six sur un billet qu'elle me tend.

– Et comment qu'on va se revoir. Vous êtes ici chez vous. Enfin, chez lui. Chez le faussaire. Avec ou sans notre ami de cette nuit. Chez nous quoi.

Maintenant, Vanessa trône sur mon buffet en acajou. Au salon. Le cadre en bois foncé, bordé de belles dorures, doit bien faire trente-cinq centimètres de large pour quarante centimètres de haut. La toile a été recouverte par de très nombreuses couches de peinture à huile, ce qui lui confère une certaine consistance et du relief. Dans la pénombre, assise sur un fauteuil crapaud, une jeune femme dénudée et coiffée d'un chignon comme toutes les ballerines à l'opéra, se penche en avant afin de nouer les lacets de son chausson gauche. Dans cet éclairage qui la met en valeur, elle inspire au voyeurisme. Ses formes et son pendentif se dévoilent sous le halo lumineux, tels les faisceaux projetés contre les anges dans les tableaux de Caravage. Sur ses genoux, une robe aussi sombre et verte que le crapaud, recouvre la partie basse de sa nudité. Cette voluptueuse matador est une danseuse bien charpentée, à la poitrine galbée. Elle pèse son poids puisque les deux seins semblent lutter contre la gravité. C'est pourquoi le vieux faussaire a donné une tout autre signification à ce

chef d'œuvre d'un des plus grands peintres impressionnistes du XIXème siècle, influencé par Ingres et Delacroix. Pour lui, *« Les chaussons de la danseuse aux seins nus »*, qui porte à présent, très discrètement dans le coin inférieur droit, la signature du grand maître Degas, n'évoque absolument pas une ballerine, à l'instar de sa sculpture très controversée d'une jeune-fille de quatorze ans, mais assurément, un autre type de danseuse. À l'époque, ce nom commun était répandu pour qualifier les maîtresses ou désigner les filles de joie. Du coup, l'on comprend mieux toute la pénombre de cette garçonnière et le mauvais goût du fauteuil imposant sur lequel notre danseuse se rhabille. L'on se surprend même à penser que Degas a décoiffé le chignon de cette femme, vraisemblablement adultère, suite aux ébats acrobatiques avec le taureau viril qui la peint. La plaque dorée et sur laquelle sont gravées les lettres « E.DEGAS »[10] atteste aujourd'hui l'authenticité du chef d'œuvre.

[10] Voir document 1 page 161

Zut. L'image a sauté.
Il fait tout noir, sans reflet.
Ah ! Ça y est.
Mes lunettes, je les ai retrouvées.
Elles avaient
chuté sur la commode en bas,
juste à côté du cadre doré.
Je les remets
et touche le côté droit
de leur branche articulée.

Retour en 1990. Avant d'enterrer sa danseuse, le peintre fou eut une longue discussion avec elle. Qui marquera à l'encre indélébile la suite des évènements.

– *Michel ?*

– *Oui Vanessa ?*

– *Tu te rappelles que je t'ai dit que nous sommes quatre ?*

– *Arrête avec ça. Tu veux me rendre jaloux ?*

– Pas du tout. Mais il faut que tu saches. C'est le moment.

– Que je sache quoi ?

– Derrière Edgar, il y a Eugène.

– Je ne comprends pas.

– Derrière Degas se cache Delacroix.

– Impossible. Ils ne se connaissaient pas.

– Que tu crois.

– Comment ça, que je crois ? J'en suis sûr. Ils n'avaient pas le même âge. Et ils n'ont pas le même style.

– L'un n'empêche pas l'autre. Je te dis qu'ils m'ont peinte à deux.

– Sottise. Ton portrait est signé Degas.

– Fais-le expertiser. Tu verras.

C'est ce que fit Michel. Une enveloppe était collée au cadre. Dedans, il avait plié des feuilles. Ses propres notes. Une lettre. Des instructions qu'il a laissées à celui ou celle qui découvrirait son trésor. Que le vieux peintre invite à suivre. À la lettre.

Et cette veinarde, c'est moi. Je retire du cadre, en prenant maintes précautions, le canevas de vingt-sept centimètres par vingt-deux. À force de le contempler dans la pénombre du salon, sous les feux croisés de deux grosses lampes, je fais la même découverte que celle que les experts ont vécue, trente-cinq ans plus tôt. Incroyable. Tandis qu'elles éclairent de part et d'autre la fine toile rendue rigide par les couches de peinture au recto, et l'estampe crayonnée au verso, on voit en transparence les traits de pinceau et les superpositions de pigments. Derrière la signature de Degas, c'est le choc. Je lis à contrejour quatre lettres presque effacées, « *roix* ». Elles suivent « *Degas* », le complètent et forment les restes d'un nom étrange : « *Degasroix* »[11]. Si on enlève ensuite les deux lettres les plus abimées, le *g* et le *s*, cela donne « *De.a.roix* ». En remplaçant les lettres manquantes par *l* et *c*, l'on obtient étrangement le nom d'un autre grand maître, celui qui marqua tout le courant du romantisme. Le tableau ne devrait plus être attribué à E.DEGAS,

[11] Voir document 2 page 162

mais à E.DELACROIX ! Je suis sûre que le vieux faussaire s'en était aperçu dès le début. C'est la raison pour laquelle ce tableau avait tant d'intérêt pour lui. Il l'a découvert en visitant, il y a plus de trente-cinq ans, les caves du musée d'Orsay. Il avait l'habitude de regarder les tableaux à la loupe, avec une lampe de poche. On le laissait faire. En échange de ses bons et loyaux services de restauration. On lui laissait même recopier les tableaux qui lui plaisaient. Dans ses commentaires, il confirme qu'il a fait une copie de Vanessa. Et a subtilisé l'original, alors qu'il travaillait seul à la restauration de *Guernica*. Personne ne faisait attention à ce tableau, non signé en apparence, et rangé parmi les œuvres d'art sans grande valeur. Et effectivement, *« Les chaussons de la danseuse aux seins nus »* n'a jamais été répertorié.

Au musée, on n'y a vu que du feu.

Voir du feu ? Serait-ce la clef servant à expliquer l'immolation du vieux fou ?

– Alors, t'en dis quoi ? Hein Michel ?

– Stupéfait. Je suis stupéfait.

– Je te l'avais bien dit.

– Ton portrait est une pièce unique. Ce tableau n'a pas de prix. C'est le plus grand trésor qui n'ait jamais existé. Un tableau peint par le maître incontesté du romantisme et par son disciple rebelle, le maître de l'impressionnisme. Si ça venait à se savoir, on ferait tout pour le posséder. Ce rapport d'expertise va faire grand bruit. J'ai bien peur que nos jours soient comptés, ma belle Vanessa. Il va falloir que tu disparaisses. Du moins, pour un temps.

Je décide donc de mener mon enquête. J'ai retrouvé, avec les instructions du vieux faussaire, dans l'enveloppe collée au cadre enterré, des documents secrets. Ma stupeur lorsque j'ai lu que la signature de Degas, posée par-dessus celle de Delacroix, est bel et bien authentique. À la demande de Michel, elle a été authentifiée par Sotheby's, à Bruxelles[12]. Ils ont fait appel, dans le Michigan à Detroit, au curateur spécialiste de Degas, Jan van

[12] Voir Document 3 page 163

der Marck. Dans une lettre datée du 15 novembre 1989, il explique l'excitation de Jean-Patrice Marandel[13], encore stupéfait de cette découverte. Un Degas qui apparaît soixante-douze ans après la mort de l'artiste ! Et dans quelles circonstances : vraisemblablement cosigné avec son inspirateur, Eugène Delacroix. En vingt-cinq ans de carrière au LACMA (Los Angeles Country Museum of Art), le conservateur Marandel, qui a fait rentrer deux cent trente tableaux dans les collections du musée californien, n'a jamais eu la chance de tenir entre ses mains un vrai faux Degas.

Le maître du romantisme, Eugène Delacroix, avait-il laissé peindre le portrait de la danseuse par Edgar Degas ? L'auraient-ils réalisé ensemble ? Ou bien Degas, parce qu'il avait quitté sa chambre de bonne, dans une mansarde non chauffée en plein quartier latin, où il avait eu très froid et sans doute commencé à perdre la vue, et donc parce qu'il avait besoin d'argent pour honorer ses dettes et son nouveau loyer, aurait-il fait une fausse signature en

[13] Voir Document 4 page 164

imitant celle de Delacroix, pour tenter de mieux monnayer son tableau ? A-t-il triché pour plus de liquide, au sens propre, comme de l'absinthe, ou au sens figuré, contre une belle somme d'argent ? Ou encore, le vieil Eugène serait-il venu en aide au jeune Edgar, afin de lui permettre de mieux vendre sa toile pour payer son emménagement dans l'atelier parisien, au 13 rue de Laval ?

Aujourd'hui, l'on sait que les deux hommes se sont rencontrés au Café Guerbois à Montmartre, là où Degas, Monet, Lepic, Pissarro, Bazille, Fantin-Latour et même Zola, échangeaient leurs points de vue et des théories sur ce que devait être l'Art.
Pour Alfred Ackerman, le conservateur qui a analysé et restauré la toile, *« Les chaussons de la danseuse aux seins nus »* est l'un des plus beaux chefs d'œuvre de Degas. En remettant son rapport, il est formel : ce portrait impressionniste dégage tant de romantisme que peu importe si Delacroix y a contribué ou pas. Il en est clairement l'inspirateur. Et si 'artiste Edgar Degas a imité sa signature, c'est qu'il en était inconsciemment conscient.

On ne va pas me faire croire
que ce rapport n'a jamais
été éventé. Que je suis désormais
la seule à savoir.
Et si c'était venu
aux oreilles de la conservatrice ?
Et si la police était complice
de ce coup tordu.
Et si Michel ne s'était pas suicidé ?
Et si ce tableau unique, ce vrai faux Degas,
était aussi un faux vrai Delacroix ?
Sa valeur serait inestimable, ma foi.
J'en connais plus d'un qui n'aurait pas hésité
à commettre un crime pour se l'approprier.

Eux

Le 2 janvier 1990. Une heure trente. À l'Élysée.

Assi à côté de Jacques, le Directeur de la PJ, le Président toise Françoise :

– Madame la Conservateur, comment avez-vous pu commettre une bourde pareille ? Laisser s'échapper un tel trésor ? Le plan de construction de la flèche *luminotemporelle*. Celle que nous dispute les américains et leur foutu FBI. Aussi, ne jamais avoir songé à faire expertiser la toile qui l'enveloppait, alors que votre petit employé, lui, l'a fait. Avec cette double signature, et pas n'importe lesquelles, Degas et Delacroix, « *Les chaussons de la danseuse aux seins nus* » est un tableau historique. Que tous les musées nous jalouseraient. Si le monde venait à découvrir le rapport que je tiens entre les mains, le musée d'Orsay serait la risée de tous vos homologues. Les chefs d'œuvre rentrent

chez vous, Madame, comme dans un moulin. Et en ressortent encore plus facilement !

– Ne vous en faites pas, Monsieur le Président. J'ai obtenu du Ministre un mandat de perquisition. Ce matin, à la première heure, nous nous rendrons au 13 rue Victor Massé. Et nous récupèrerons le tableau et le plan de la flèche. Coûte que coûte.

Loulou repose sa main droite
sur la branche devenue moite.
Ce serait donc la République
qui détient la technique
des voyages révolutionnaires
à travers les millénaires ?
Un coup bas des forces de l'ordre
qui ont brûlé tout dans le désordre ?
Loulou en aura le cœur net.
Elle tapote la commande des lunettes
pour un retour en arrière, d'une traite.

Nous

Paris, Café Guerbois à Montmartre, vendredi 2 janvier 1863.

Assis à côté de son nouvel ami, Degas se rapproche de l'oreille droite de Manet, et lui glisse :

– Dis-moi Édouard, le vieux type là-bas en face, avec sa barbichette, ce ne serait pas Delacroix ?

– Oui. C'est bien lui.

– Tu le connais ?

– Évidemment.

– Tu nous présentes ?

– Si tu veux. Viens, suis-moi.

(…) Bonjour Eugène.

– Bonjour Édouard.

– Je te présente Edgar Degas, un jeune peintre prometteur.

– Bonjour jeune homme. J'ai entendu parler de vous.

– Vous me flattez Monsieur Delacroix. C'est trop d'honneur pour moi. J'admire tellement ce que vous faites.

Les deux hommes sympathisent rapidement. Ils échangent leurs points de vue sur la colonisation et l'esclavagisme d'abord. Ils commentent la guerre de sécession et cette nouvelle loi sur l'abrogation de l'esclavage. Puis ils en viennent au naturalisme et aux aspirations du groupe des Batignolles.
Degas a remarqué que le vieux peintre regarde de plus en plus souvent vers le fond de la salle. Il se retourne et aperçoit dans un recoin mystérieusement éclairé, une jeune-femme derrière son verre d'absinthe.

– Si vous voulez, passez dans mon atelier tout-à-l'heure. Nous pourrons échanger sur nos techniques.

– Bien volontiers. Vingt heures ?

– C'est parfait.

– Entendu. Je pense même vous apporter une belle surprise.

Et voilà notre Degas qui marche le long de la Seine, tout heureux de retrouver le sixième. Il a envie de peindre avec Delacroix. De réaliser une œuvre mixte. Ensemble. À la croisée du romantisme et de l'impressionnisme. Une synthèse mêlant la perfection du trait du grand maître incontesté à la fougue d'un jeune adepte de la nouvelle vague. Delacroix n'a imposé qu'une seule loi : le portrait ne se fera pas en pleine nature. Il veut un endroit plus intime. Plus commun pour ce qu'ils s'apprêtent à commettre.

Au 6 rue de Furstemberg, dans le repère de son idole, une femme pose nue, rien que pour eux. Elle a gardé autour du cou un pendentif. Une clef en or, qui ressemble à une dent de crocodile.

Edgar est au Paradis.

Eugène bientôt aussi. Ce sera malheureusement pour le 13 août de cette année. Mais il ne le sait pas encore.

Ils la possèdent tour à tour, à coups de pinceaux, comme ceux du toréro lorsque l'indomptable chair se dévoile à quatre pattes. À voir comme elle est

décoiffée, Vanessa donne aux deux peintres complices, le spectacle érotique d'une Seine offerte à Paris :

« Elle sort de son lit, tellement sûre d'elle
La Seine, la Seine, la Seine.
Tellement jolie elle m'ensorcelle
La Seine, la Seine, la Seine.
…
Je ne sais, ne sais, ne sais pas pourquoi
On s'aime comme ça, la Seine et moi
Je ne sais, ne sais, ne sais pas pourquoi
On s'aime comme ça, la Seine et moi. »

(Discographie 7)

https://www.youtube.com/watch?v=vlPZLE2g0Kc

– Dites-moi, Eugène, c'est quoi le dessin de cette flèche d'argent ? Là. Derrière le tissu sur lequel on peint.

– Ça ? J'en sais rien. Je l'ai trouvé à Orléans. Il y a neuf ans. Dans les gravas de la Cathédrale Sainte-Croix. Des artisans démontaient le clocher qui penchait. Alors, j'ai demandé si je pouvais emporter le tissu avec l'estampe qui représentait les schémas de construction d'une grande flèche, avec leurs formules géométriques. Ils n'en faisaient rien. Ils m'ont dit qu'ils comptaient le jeter. Alors je l'ai monnayé contre un crayonné. Un dessin que je venais d'exécuter. Une illustration de leurs travaux sur le nouveau clocher de la cathédrale.

– Et si on s'en servait comme un phallus axial. Une marque au verso de notre peinture, pour mieux enrouler notre toile ?

– Pourquoi pas, Edgar. J'aime l'idée. L'axe servant de repère pour enrouler la toile autour d'un tube cartonné. Vous en pensez quoi, chère Vanessa ?

– Si ça peut vous faire plaisir, Eugène.

– On pourrait même écrire en-dessous du dessin « Suivez la flèche ».

– Edgar, *vous êtes décidément trop scato et avant-gardiste pour moi. On va s'en tenir à s'en servir comme axe pour enrouler notre toile.*

Loulou enfonce la touche *pause,*
elle pense tout bas et ose :

Maintenant, je sais moi aussi. Je fais partie du club très fermé des cinq. Vanessa, Eugène, Edgar, Michel et moi. Nous seuls connaissons toute la vérité. C'est évident. En plongeant son regard dans celui de la muse des matadors, le faussaire ne pouvait plus ignorer la scène. Le secret brûlant de posséder ce trio, Vanessa, Delacroix et Degas, a illuminé les jours qui ont suivi sa découverte. C'est à mes yeux, le plus beau gage d'amour et d'alliance offert à un faussaire.

La jeune-femme aux yeux vert émeraude
enfonce la touche dix
sur le capteur qui mène à l'aube
de l'année quatre-vingt-dix.

Paris, le 2 janvier 1990.

Le canevas refixé dans le cadre a été enterré dans le jardin. Sous la couverture de protection, le plan de la flèche est également à l'abris. Le vieux peintre cache ainsi chez lui bien plus que le tableau qu'il n'a plus jamais quitté des yeux. C'est un formidable trésor. Une énigme insoluble et partagée rien qu'entre eux. Et malgré eux, puisqu'ils ne savent rien de la flèche *luminotemporelle*. Eux, les deux maîtres ; Vanessa la danseuse, qui a posé pour les toréros complices ; et lui, Michel, qui la devine jalousement sous la terre de son jardin secret.

Dans son sommeil, il lui parle :

– Je te garderai toujours avec moi. De nuit comme de jour. Et si je meurs du cancer, tu m'attendras. Enterrée là. Je le jure devant Yahvé.

– Ne jure pas mon prince. Jamais je ne partirai d'ici. Plutôt mourir avec toi.

Michel approche ses lèvres de la toile et embrasse Vanessa. Avec la même intensité et le

même embrasement des esprits et des corps qu'il y a cent trente ans.
Le feu palpite dans ses veines, les tempes et son cœur.

Si ce n'est que son amoureuse n'est plus là. Elle l'attend. Ensevelie au fond du jardin.

Soudain, le vieux peintre se réveille. Arraché à la nuit. Son cœur bat trop fort. La fumée et le feu le cernent de partout. Au bord de l'asphyxie, il n'arrive pas à bouger. Il discerne, à travers les volutes vertes des vapeurs toxiques, quelqu'un se rendre au jardin.

Michel l'entend creuser à présent. Des sifflements aigus lui transpercent les tympans. Il devine une voix métallique. Celle du loubard venu le déposséder. Dans une lueur verdâtre, il perçoit l'ombre du voleur, avec une pipe à narguilé. Quelle idée étrange : fumer au cœur du feu ? Sans doute que le visiteur nocturne peste de ne pas trouver le tableau.

– Qui va là ? Vite. Venez m'aider, bon sang. Je brûle !

Dans le jardin, la forme étrange a déterré le tableau. Seul le plan de la flèche luminotemporelle semble l'intéresser. Elle photographie, avec le téléobjectif intégré à ses antennes, les annotations et le dessin du clocher contenant la fusée métallique, au dos de laquelle la toile de Vanessa a

été peinte. Elle n'immortalise que l'estampe de l'ancien clocher de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans. Pourquoi n'a-t-elle pas pris le canevas ? Elle a simplement effacé quelques formules et calculs savants. Puis retourné le tableau. Personne ne pourra plus jamais reproduire les propriétés de téléportation. À présent, l'intruse enveloppe la toile et son cadre dans une couverture. Et les ensevelit à nouveau sous la terre. Elle fait demi-tour et rentre dans l'atelier qui brûle.

À travers la fumée et le feu, Michel distingue le voleur qui se baisse. Il dépose sur le sol une carte de visite. Il y inscrit un message à l'encre bleue. Puis l'étrange créature se relève. Elle remet en place ses antennes. Michel tourne la tête vers la gauche. Il fait un effort surhumain pour tenter de lire les lettres sur la carte qui noircit. L'inscription va bientôt disparaître, dévorée par les flammes.
Dans un dernier souffle, juste avant de mourir, Michel parvient à décrypter les deux mots bien ancrés sur le morceau de papier :

Game over.

Tard, le matin du 2 janvier,
je me réveille en sursaut.
Je caresse mécaniquement mon pendentif doré
en goutte d'eau.
J'ôte mes lunettes argentées
en polypropylène, avec leurs verres polymorphes
aux propriétés *luminotemporelles*,
qui donnent un meilleur rendu, pas amorphe,
de la réalité virtuelle.
Avec elles,
je voyage dans l'espace et dans le temps.
Vachement mieux que la 3D.
Je me frotte les yeux blêmes.
Je me lève pour aller me soulager.
Quelle histoire, quand même.
Non, ce n'est pas possible.
Dans le salon, ma nuisette frôle,
parce qu'il est posé sur le buffet en acajou,
le tableau de la danseuse.
Un morceau de papier tombe sur le sol.
Un numéro de téléphone y est inscrit.
À côté des chiffres, un prénom :

Vanessa.

Mes yeux glissent du papier
vers le sol en béton.
Ils s'évadent un peu plus loin,
jusqu'aux pieds du buffet.
Dans la pénombre,
je distingue un morceau de flèche argentée.
Elle a roulé sous le meuble.

Et si c'était vrai ?
Et si la boucle du temps
se répétait ?
Indéfiniment.

Discographie :

Les extraits de paroles des chansons citées sont une interprétation libre de l'auteur et n'ont aucune prétention de traduction ni d'adaptation officielle.

1. *My Heart Will Go On*
   Céline Dion
   Auteurs : James Horner / Will Jennings
   © Universal Music Publishing Group
2. *All You Need Is Love*
   The Beatles
   Auteurs : John Lennon / Paul McCartney
   © Sony/ATV Music Publishing LLC
3. *Every Breath You Take*
   The Police
   Auteur : Gordon Sumner
   © Songs Of Universal Inc.
4. *Walk Like an Egyptian*
   The Bangles
   Auteur : Liam Hillard Sternberg
   © Peermusic Publishing

5. *Light My Fire*

   The Doors

   Auteurs : Jim Morrison / John Densmore / Ray Manzarek / Robby Krieger

   © Wixen Music Publishing

6. *Joe le taxi*

   Vanessa Paradis

   Auteurs : Franck Langolff / Etienne Roda-gil

   © *Productions & Éditions Cinématographiques Fr, Veranda Sarl*

7. *La Seine*

   Vanessa Paradis & -M-

   Auteurs : Matthieu Chedid / Jerome Cedric Marie Goldet / Maxime Garoute

   © *Labo M Éditions*

Retrouvez la bande originale du pop roman *Double Jeu* sur Napster :

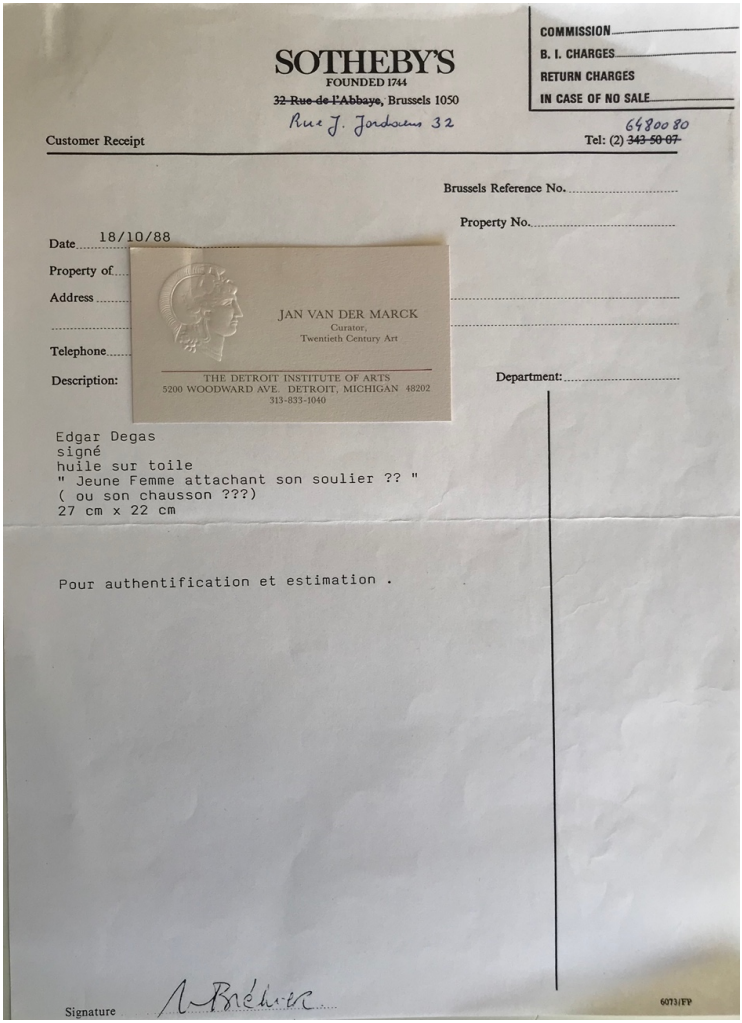
https://web.napster.com/playlist/mp.287155829

Documents

Document 1 :

Document 2 :

Document 3 :



SOTHEBY'S
FOUNDED 1744
~~32 Rue de l'Abbaye~~, Brussels 1050
Rue J. Jordaens 32

COMMISSION
B. I. CHARGES
RETURN CHARGES
IN CASE OF NO SALE

Customer Receipt

64800 80
Tel: (2) ~~343 50 07~~

Brussels Reference No.

Property No.

Date 18/10/88

Property of

Address

Telephone

Description:

JAN VAN DER MARCK
Curator,
Twentieth Century Art
THE DETROIT INSTITUTE OF ARTS
5200 WOODWARD AVE. DETROIT, MICHIGAN 48202
313-833-1040

Department:

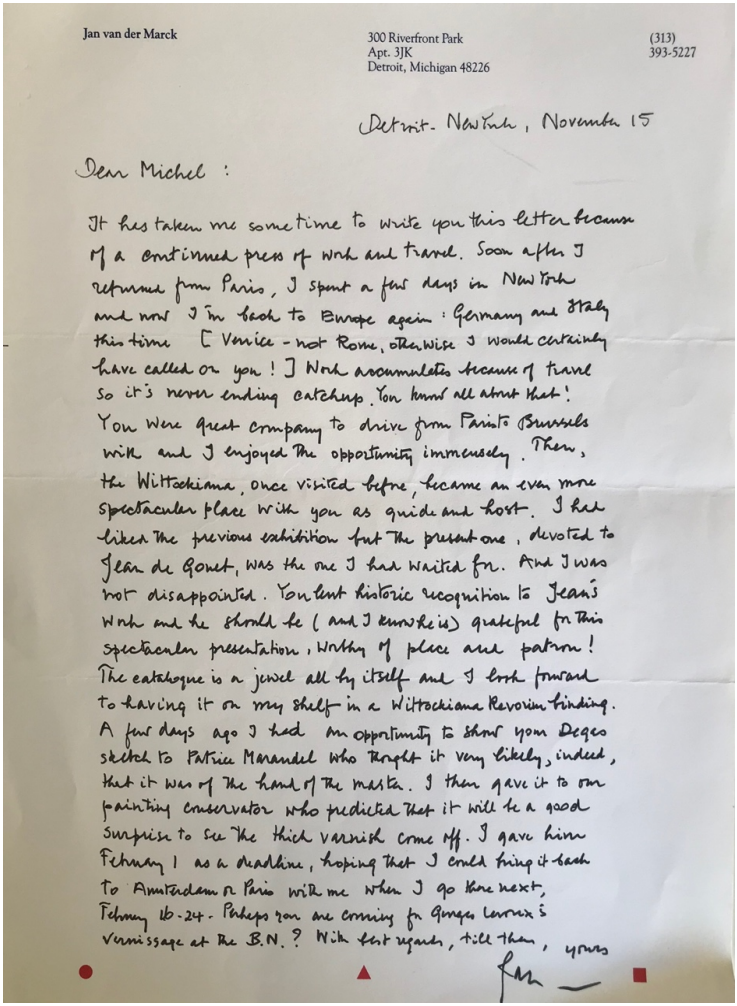
Edgar Degas
signé
huile sur toile
" Jeune Femme attachant son soulier ?? "
(ou son chausson ???)
27 cm x 22 cm

Pour authentification et estimation .

Signature

6073/FP

Document 4 :



Jan van der Marck

300 Riverfront Park
Apt. 3JK
Detroit, Michigan 48226

(313)
393-5227

Detroit - New York, November 15

Dear Michel :

It has taken me some time to write you this letter because of a continued press of work and travel. Soon after I returned from Paris, I spent a few days in New York and now I'm back to Europe again : Germany and Italy this time [Venice - not Rome, otherwise I would certainly have called on you !] Work accumulates because of travel so it's never ending catchup. You know all about that !
You were great company to drive from Paris to Brussels with and I enjoyed the opportunity immensely. Then, the Wittockiana, once visited before, became an even more spectacular place with you as guide and host. I had liked the previous exhibition but the present one, devoted to Jean de Gonet, was the one I had waited for. And I was not disappointed. You lent historic recognition to Jean's work and he should be (and I know he is) grateful for this spectacular presentation, worthy of place and patron !
The catalogue is a jewel all by itself and I look forward to having it on my shelf in a Wittockiana Revoirn binding.
A few days ago I had an opportunity to show your Degas sketch to Patrice Marandel who thought it very likely, indeed, that it was of the hand of the master. I then gave it to our painting conservator who predicted that it will be a good surprise to see the thick varnish come off. I gave him February 1 as a deadline, hoping that I could bring it back to Amsterdam or Paris with me when I go there next, February 16-24. Perhaps you are coming for Georges Lemoine's vernissage at the B.N. ? With best regards, till then, yours

Remerciements :

Je tiens à remercier, à titre posthume ou pas, en les nommant ou pas, en les détournant de la réalité ou pas, les personnages de l'Histoire qui m'ont inspiré ce jeu.
Sans eux, rien de ce qui est raconté dans ce *pop* roman n'aurait pu exister.

Dans l'ordre d'apparition :

Loulou, de Cacharel
Vanessa Paradis
Rainer Maria Rilke
Nelson Mandela
Jules César
Napoléon Bonaparte
Adolf Hitler
Jérôme Bonaparte
Lucien Bonaparte
Les pharaons d'Égypte
Les forgerons de Canino

Alexandrine de Bleschamp

Elizabeth Patterson

Pascal Paoli

Charles-Lucien Bonaparte

Joséphine de Beauharnais

Pierre Jacques Étienne Cambronne

Le général britannique Colville

Christine Boyer

Jérôme Napoléon Bonaparte

Cléopâtre

Charles Joseph Bonaparte

Susan Williams

Théodore Roosevelt

Le pape Pie VII

Le roi de Sardaigne, Vittorio Emanuele I di Savoia

Les Carabinieri

Dickerson Naylor Hoover

John Edgar Hoover

Ellen, la fille du procureur Thomas Mills Day

Les architectes Jean-Baptiste Antoine Lassus et

Eugène Viollet-le-Duc

Christopher A. Wray

Henri IV

Louis XIV

Jacques Lemercier

Charles X

Charlotte Bonaparte Gabrielli, dite Lolotte

Brian Driscoll

Donald Trump

Elon Musk

Julia Roberts

David Solomon

Abraham Lincoln

François-Auguste Guerbois

Édouard Manet

Bazille, Monet, Fantin-Latour, Renoir, Pissaro, Sisley, Van Gogh, Cézanne, Michel-Ange et le Caravage

Edgar Degas

Émile Zola

Louis Edmond Duranty

Henri de Toulouse-Lautrec

Paul Cézanne

Charles de Batz de Castelmore, dit d'Artagnan

Michel Wittock

Françoise Cachin

Jean-Patrice Marandel

François Mitterrand

Michel Rocard

Pierre Joxe

Jacques Genthial

Gae Aulenti

Pablo Picasso

Jésus-Christ

Georges Seurat

Marie-Thérèse d'Autriche

Madame de Montespan

La Duchesse de La Vallière

Madame de Maintenon

Théo et Vincent van Gogh

Eugène Delacroix

Jan van der Marck

Alfred Ackerman

Sans oublier tous les auteurs, compositeurs, interprètes, chanteurs, musiciens, producteurs, éditeurs, réalisateurs, acteurs, directeurs de photographie, caméramans, régisseurs et monteurs des chansons *pop* et des vidéoclips qui m'ont inspiré au fur et à mesure que l'intrigue progressait.